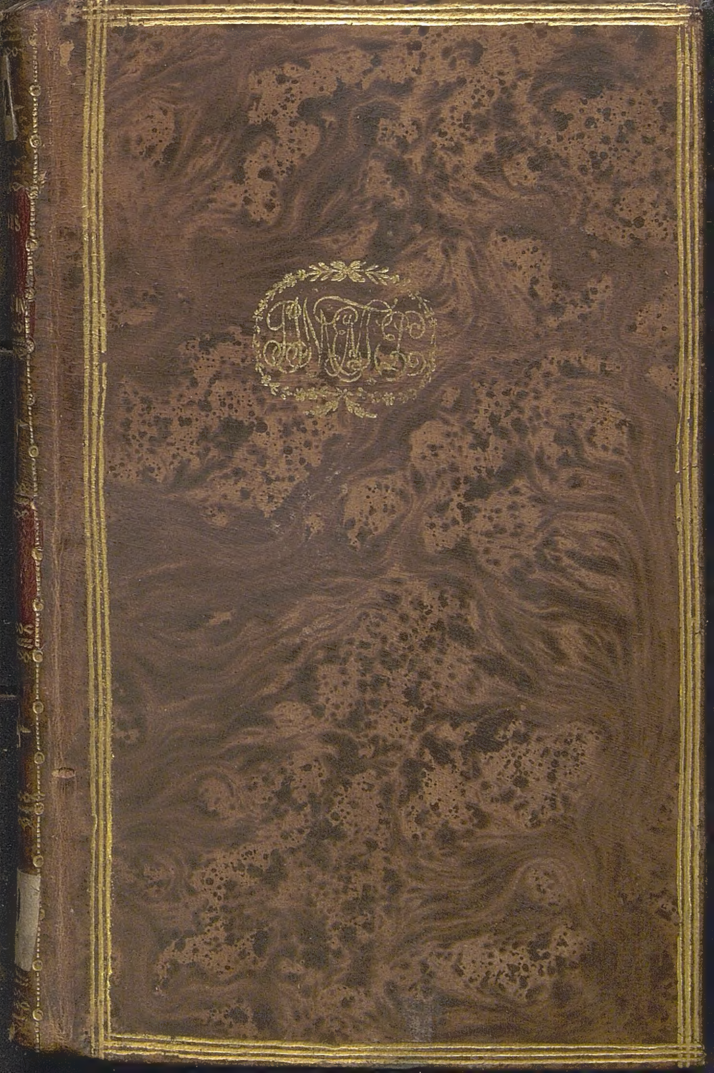
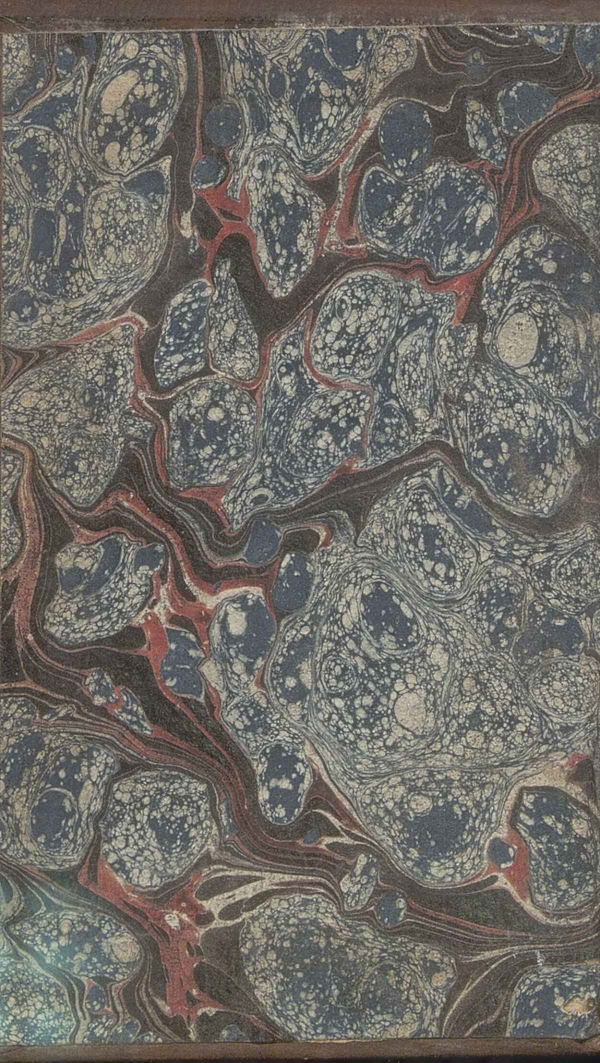
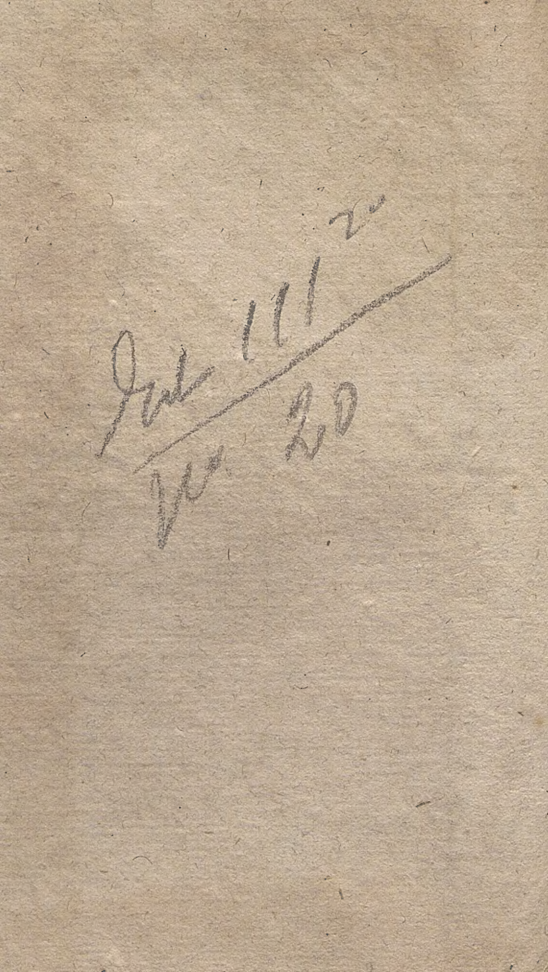


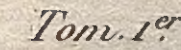






ŒUVRES COMPLETES
DE
BERQUIN.

TOME VINGTIÈME.



Approche, mon ami : voici un carosse, toi seul tu en es le maître....

Marillier del. Dupréel sculp

LE LIVRE DE FAMILLE,

OU

JOURNAL DES ENFANS,

CONTENANT des historiettes morales et amusantes, mêlées d'entretiens instructifs sur tous les objets qui les frappent journellement dans la nature et dans la société,

PAR BERQUIN;

MIS EN ORDRE

PAR J. J. REGNAULT-WARIN.

PAULINE. Ah! maman, aidez-moi à réfléchir, je vous en prie.

Madame DE VERTEUIL. C'est le principal objet de tous nos entretiens.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez ANDRÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, N°. 477.

AN DIX, (1802).

LE LIVRE DE FAMILLE,

OU

JOURNAL DES ENFANS.

L'OBÉISSANCE.

Mme DE VERTEUIL, PAULINE,
sa fille.

PAULINE.

MAMAN, pourquoi faut-il donc que les enfans obéissent aux grandes personnes ?

Mme DE VERTEUIL.

C'est que les enfans ne savent pas encore ce qui peut leur faire du bien ou du mal, et qu'il leur arriveroit à chaque instant des accidens fâcheux, si les gran-

des personnes qui les entourent n'étoient sans cesse occupées à les en garantir. Ne te souviens-tu pas de ce qui arriva l'autre jour au pauvre Alexandre, pour avoir voulu jouer avec la bougie ?

PAULINE.

Oui, maman, je me le rappelle très-bien.

Mme DE VERTEUIL.

La petite flamme lui paroissoit si jolie, qu'il voulut la toucher. J'eus beau lui dire que cela lui feroit mal, Alexandre ne fut pas obéissant : et qu'en arriva-t-il ?

PAULINE.

Il prit la flamme dans ses petites mains, et il se brûla. Le pauvre Alexandre ! je crois encore l'entendre crier.

Mme DE VERTEUIL.

N'auroit-il pas mieux valu pour lui qu'il m'eût obéi ?

PAULINE.

Oh ! sans doute, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Voilà pourquoi les enfans doivent toujours obéir aux grandes personnes. Ils doivent être bien sûrs que, lorsqu'on leur défend quelque chose, c'est que l'on sait que cela peut leur faire du mal.

PAULINE.

Et comment les grandes personnes peuvent-elles le savoir ?

Mme DE VERTEUIL.

C'est que, lorsqu'elles étoient petites, elles l'ont appris de leur papa, de leur maman ou de leur bonne. Elles se souviennent que, toutes les fois qu'elles n'ont pas voulu les en croire, elles ont eu sujet de s'en repentir.

PAULINE.

Oh ! c'est bon, maman : ce que vous me dites là, je le dirai un jour à mes enfans.

Mme DE VERTEUIL.

En attendant, veux-tu que je te dise

encore pourquoi tu dois obéir aux personnes plus âgées que toi ?

PAULINE.

Oui, maman ; vous me ferez plaisir.

Mme DE VERTEUIL.

Dis-moi, pourrois-tu préparer toi-même ton dîner ou ton souper ?

PAULINE.

Non, maman ; je ne suis pas assez bonne cuisinière.

Mme DE VERTEUIL.

Et saurois-tu faire tes habits ?

PAULINE.

Comment pourrois-je en venir à bout ? je ne sais pas encore manier l'aiguille.

Mme DE VERTEUIL.

Mais à présent que tes habits sont faits, saurois-tu t'habiller toute seule ?

PAULINE.

Oh ! non certes ; je serois bien embarrassée sans le secours de Nanette.

Mme DE VERTEUIL.

Et, lorsque tu vas à la promenade, ne

faut-il pas que je te donne la main pour empêcher qu'il ne t'arrive aucun accident ?

PAULINE.

Oh ! oui ; car autrement les voitures m'auroient bientôt écrasée.

Mme DE VERTEUIL.

Tu vois donc en combien de choses tu as besoin de grandes personnes ?

PAULINE.

Il est vrai.

Mme DE VERTEUIL.

Mais toi, peux-tu faire quelque chose pour elles ? Pourrois-tu, par exemple, repasser le linge pour Nanette, qui prend tous les jours la peine de t'habiller et de te déshabiller ? Saurois-tu éplucher les herbes pour la cuisinière qui t'apprête à manger ? As-tu de l'argent à donner à la couturière qui fait tes habits ? Rends-tu le moindre service à ton papa qui donne cet argent pour toi ? Serois-tu capable enfin de me soigner dans mes

maladies comme je te soigne dans les tiennes ?

PAULINE.

Non, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Tu vois combien de choses ton papa, ta maman, Nanette, la couturière, la cuisinière, en un mot toutes les grandes personnes, peuvent faire pour toi. Tu vois en même temps que tu ne peux rien faire à ton tour pour elles.

PAULINE.

Cela est vrai, maman : je suis encore trop petite.

Mme DE VERTEUIL.

Il est cependant une chose que tu peux faire pour nous.

PAULINE.

Eh ! quoi donc, je vous prie ?

Mme DE VERTEUIL.

C'est qu'en étant douce et obéissante, tu peux nous soulager de la peine que nous prenons à veiller continuellement

sur toi. Par exemple, lorsque Nanette te dit : Ne touchez pas le flambeau, et que, malgré cela, tu t'obstines à le prendre, il faut que Nanette se détourne de son ouvrage pour tirer le flambeau de tes mains, afin que tu ne mettes pas le feu à la maison. Lorsqu'elle te dit : Ne tourmentez pas votre petit frère, et que tu continues de le tirailler, il faut qu'elle se détourne encore de son ouvrage pour éloigner ton petit frère de toi, afin que tu ne le fasses plus crier. Lorsqu'elle te dit : Ne descendez pas l'escalier si vîte, et que tu n'en vas que plus étourdiment, il faut qu'elle se détourne une troisième fois de son ouvrage pour aller te prendre par la main, et t'empêcher de te casser la tête en dégringolant du haut en bas, comme cela ne manqueroit pas de t'arriver. Tout cela n'est-il pas bien fatigant pour Nanette ?

PAULINE.

Oui, maman. Aussi me gronde-t-elle d'une bonne façon.

Mme DE VERTEUIL.

Il le faut bien ; et si tu refusois plus long-temps de lui obéir, elle seroit enfin obligée de te dire : Ecoutez, mon enfant, puisque vous ne voulez pas rester tranquille, et que par-là vous m'empêchez de faire ma besogne, vous aurez la bonté de faire vous-même toutes les choses dont vous avez besoin. Lorsque vous viendrez me prier de vous mettre au lit, je ne pourrai pas le faire, parce que j'aurai mon ouvrage à finir : c'est ainsi que parleroit Nanette. Que ferois-tu alors ? Est-ce que tu saurois te déshabiller ?

PAULINE.

Non, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Tu vois donc que si les enfans ne peuvent rien faire sans le secours des grandes personnes, ils doivent être toujours disposés à leur obéir pour ménager leur peine ; autrement ils méritent qu'on les abandonne à eux-mêmes pour se tirer d'affaire, comme ils l'entendront.

PAULINE.

Cela me paroît fort juste.

Mme DE VERTEUIL.

Ce n'est pas tout : il est encore une autre chose à considérer.

PAULINE.

Voyons, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Les grandes personnes ne sont-elles pas plus fortes que les enfans ? Nanette, par exemple, n'a-t-elle pas plus de force que toi ?

PAULINE.

Oh ! sans doute.

Mme DE VERTEUIL.

C'est par-là que les grandes personnes sont en état de donner leurs secours aux enfans ; mais, par la même raison, elles sont aussi en état de forcer les enfans à faire ce qu'elles leur disent. Lorsque Nanette t'appelle, et que tu ne vas pas la trouver, que fait-elle ?

PAULINE.

Elle se lève, et vient me prendre par le bras.

Mme DE VERTEUIL.

Et lorsqu'elle te tient, peux-tu l'empêcher de t'entraîner ?

PAULINE.

Non, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Ne vaut-il pas mieux obéir de bonne grace que de te faire traîner de force, et d'être encore grondée par-dessus le marché? A quoi te sert ton obstination? Tu as beau crier et trépigner : tout ce que tu peux faire est inutile ; il me semble qu'il vaudroit bien mieux t'en épargner le chagrin et la honte.

PAULINE.

Oui, maman, cela seroit beaucoup plus raisonnable ; et, toute petite que je suis, j'espère que je serai bientôt une grande personne par la raison.

LA JUSTICE.

PREMIÈRE JOURNÉE.

M. DE PALMY, CHARLES, AUGUSTE, PAULIN, ses enfans.

M. DE PALMY.

Charles, Auguste, Paulin, venez, mes chers enfans, venez.

CHARLES, *en s'avançant avec les autres.*

Que nous voulez-vous, mon papa?

M. DE PALMY.

Vous serez charmés de l'apprendre, je vous en réponds : commençons par le plus grand. Tiens, Charles, voici un cheval que je te donne; il est pour toi seul, entends-tu? c'est-à-dire que toi seul tu peux désormais en faire ce que tu voudras.

CHARLES.

O mon papa! je vous remercie. Nous allons faire bien des courses ensemble.

M. DE PALMY.

Auguste, à ton tour. Voici une brouette ; elle n'est que pour toi ; tu auras seul le droit de t'en servir.

AUGUSTE.

Grand merci, mon papa ; elle ne restera pas sous la remise. Ce sera pour voiturer tout ce qui vient dans mon jardin.

M. DE PALMY.

C'est à merveille. Et toi, Paulin, approche, mon ami : voici un carrosse ; toi seul tu en es le maître.

PAULIN.

O mon papa, qu'il est joli ! je vous remercie de tout mon cœur : je cours l'essayer.

M. DE PALMY.

Attendez, attendez, mes chers enfans ; j'ai encore un mot essentiel à vous dire. Si vous voulez vous faire aimer les uns des autres, il faudra quelquefois vous prêter tour-à-tour vos joujoux ; car de bons frères doivent être toujours prêts à

s'obliger ;

s'obliger; de cette manière, vos amusemens seront plus variés, et vos cœurs plus joyeux. N'est-il pas vrai, Charles? C'est à toi que je le demande.

CHARLES.

Je suis de votre avis, mon papa.

M. DE PALMY.

Sais-tu pourquoi je viens de te faire cette question?

CHARLES.

Oh! je m'en doute à-peu-près.

M. DE PALMY.

Voyons ce que tu penses; je veux le savoir.

CHARLES.

C'est que vous étiez hier dans le jardin lorsque j'y jouois avec Auguste. Il me pria de lui prêter mon fouet; je n'en voulus rien faire; mon refus lui donna de l'humeur, et notre partie fut rompue.

M. DE PALMY.

Je suis bien aise que tu t'en souviennes. Voilà ce qui ne manque jamais d'arriver lorsque lès enfans n'ont pas de complai-

sance entre eux. C'est pourquoi il faut que vous soyez toujours disposés à vous prêter mutuellement vos joujoux; mais vous ne devez jamais vous les prendre l'un à l'autre. Toi, Charles, tu n'as aucun droit ni sur la brouette d'Auguste, ni sur le carrosse de Paulin; ainsi tu ne dois point les prendre sans avoir d'abord demandé à tes frères s'ils veulent bien te les prêter. S'ils te les prêtent, c'est à merveille : tu peux t'en servir jusqu'à ce qu'ils te les redemandent; mais alors il faut les leur rendre de bonne grace, puisqu'ils en sont les maîtres. Comprends-tu bien, mon fils?

CHARLES.

Oui, mon papa.

M. DE PALMY.

Et toi aussi, Auguste, tu ne dois prendre ni le carrosse de Paulin, ni le cheval de Charles, s'ils ne veulent pas te les prêter. Chacun est maître de son bien.

AUGUSTE.

Oui, mon papa; cela est juste.

M. DE PALMY.

Enfin, toi, Paulin, tu ne dois pas plus toucher aux joujoux de tes frères sans leur permission, qu'ils ne peuvent toucher aux tiens. Chacun de vous n'a droit que sur ce que je lui ai donné pour lui seul. Maintenant que vous voilà bien instruits, allez jouer sous les arbres, et songez à vous bien accorder.

TOUS ENSEMBLE.

Oui, oui, oui, mon papa.

SECONDE JOURNÉE.

M. DE PALMY.

Eh bien! mes enfans, vous étiez hier si bien d'accord ensemble. Pourquoi n'en va-t-il plus de même aujourd'hui?

CHARLES.

Mon papa, ce n'est pas ma faute. Auguste a pris mon cheval, et il ne veut pas me le rendre.

M. DE PALMY.

Et te l'avoit-il demandé ?

CHARLES.

Non, mon papa.

M. DE PALMY.

Eh bien! Auguste, pourquoi avez-vous pris le cheval de votre frère? Ne vous avois-je pas dit hier que vous ne pouviez y toucher sans sa permission ?

AUGUSTE.

Il est bien vrai, mon papa; mais je n'avois rien pour jouer : Paulin avoit pris ma brouette. J'ai trouvé le cheval de Charles sans rien faire, et j'ai cru pouvoir m'en servir, tandis que Charles couroit après des papillons.

M. DE PALMY.

Il n'importe. Tu n'avois aucun droit sur le cheval, quoique ton frère n'en fît pas usage en ce moment. Et toi, Paulin, pourquoi avois-tu pris la brouette de ton frère, sans savoir d'abord s'il vouloit te la prêter ?

PAULIN.

Mon papa, c'est que, tandis que j'étois allé un moment sur la porte, Auguste avoit traîné mon carrosse ; il ne m'en avoit pas demandé la permission : alors j'ai pris ma revanche sur sa brouette, en la faisant courir.

M. DE PALMY.

Il me semble, Auguste, que tu l'avois mérité. Mais toi, Paulin, fais-y bien attention une autre fois. Quand bien même l'un de tes frères te prendroit quelque chose, tu ne dois pas pour cela prendre ce qui lui appartient : autrement ce seroient des querelles à ne jamais finir.... Tu dois plutôt le prier de te rendre ton bien, et, s'il ne veut pas le faire, lui dire que tu viendras m'en avertir ; s'il refuse encore, tu n'auras qu'à venir à moi, et j'irai à ton secours. Allons, rendez-moi tous vos joujoux pour que je fasse justice.

CHARLES.

Qu'est-ce que faire justice, mon papa ?

M. DE PALMY.

C'est rendre à chacun ce qui lui appartient, et punir ceux qui l'ont mérité. Tiens, Charles, voici ton cheval. Auguste, voici ta brouette. Voilà ton carrosse, Paulin. Que chacun reprenne ce qui est à lui; mais, puisque Auguste a été la cause de toutes ces querelles, puisqu'il a été le premier à prendre le carrosse de Paulin tandis que Paulin étoit allé sur la porte, et le cheval de Charles tandis que Charles couroit après des papillons, je veux qu'il passe le reste de la journée sans jouer avec sa brouette; elle restera dans ce coin.

AUGUSTE.

Mais, mon papa....

M. DE PALMY.

Mon ami, l'arrêt est prononcé. Tu dois sentir en toi-même qu'il est juste; et tu sais qu'il faut obéir, sans murmurer, à mes ordres.

AUGUSTE.

Eh bien! mon papa, je m'y soumets.

M. DE PALMY.

C'est ton premier devoir. Pour toi, Paulin, souviens-toi désormais que tu ne dois rien prendre à un autre, sous prétexte qu'il t'a pris quelque chose. Cela s'appelle se faire justice soi-même; et ce droit n'appartient pas aux enfans, il n'appartient qu'à leur père. Si les enfans prétendoient se faire justice eux-mêmes, ils passeroient leur journée à se prendre leurs jouets et à se les reprendre, puis à se quereller, peut-être même à se battre; ce qui seroit affreux entre des frères qui doivent toujours s'aimer. Songez, à l'avenir, que c'est moi seul qui ai le droit d'arranger vos différends, et tâchez, sur-tout, de vous accorder assez bien ensemble pour que je n'en sois pas continuellement importuné.

TROISIÈME JOURNÉE.

M. DE PALMY.

Quelle est donc, mes enfans, cette manière de vous conduire, et qu'avez-vous à vous disputer?

AUGUSTE.

Mon papa, Charles a pris ma balle, et l'a poussée dans un trou.

M. DE PALMY.

Allons, Charles, il faut aveindre cette balle, puisque tu l'as poussée. Tu sais qu'elle appartient à Auguste; et il est de la justice que chacun ait le sien.

CHARLES.

Je le voudrois bien, mon papa; mais ce n'est pas ma faute si le trou est si profond. Il n'est pas possible d'atteindre jusqu'à la balle, même avec les pincettes.

M. DE PALMY.

Cela ne fait rien à Auguste; il ne doit pas souffrir de ce que tu as jeté sa balle dans un trou. C'est toi qui l'as perdue, c'est toi qui dois la rendre; et, si cela n'est pas en ton pouvoir, il faut en dédommager ton frère, en lui donnant une autre balle qui soit aussi bonne. Dans tous les cas, il doit avoir ce qui lui appartient, ou quelque chose de la même va-

leur. Tu sais que c'est la justice : as-tu une balle pareille ?

CHARLES.

Oui, mon papa. La voici.

M. DE PALMY.

Auguste, vois si elle est aussi bonne que la tienne.

AUGUSTE.

Oui, mon papa, c'est la même chose.

M. DE PALMY.

Eh bien! elle est à toi, pour remplacer celle que ton frère t'a fait perdre. Charles, vous la lui devez justement, puisque vous l'avez privé de la sienne; il ne doit pas souffrir de votre faute. Si vous aviez fait cela de votre propre mouvement, alors j'aurois dit que vous étiez un enfant juste, qui sait rendre aux autres ce qui leur appartient, sans donner à son père la peine de l'y forcer; car, lorsque les enfans ne veulent pas être justes entre eux, ne faut-il pas que leur père fasse justice ?

CHARLES.

J'en demeure d'accord, mon papa?

M. DE PALMY.

Pourquoi n'avez-vous pas fait d'abord cette réflexion? Mais il est impossible que vous ne l'ayez pas faite : ne me déguisez rien. Ne s'est-il pas élevé une voix dans votre cœur, qui vous a dit que vous deviez donner votre balle à Auguste, puisque vous lui avez fait perdre la sienne?

CHARLES.

Oui, mon papa; j'ai d'abord senti que c'étoit juste.

M. DE PALMY.

Eh bien! mon ami, pourquoi n'avoir pas cédé à un mouvement si honnête? Vous auriez été bien plus satisfait de vous-mêmes que vous ne l'êtes en ce moment. Oui, mon cher fils, que cela te serve de leçon pour une autre fois. Ne résiste jamais à ce premier cri de ton cœur quand il te parleroit contre toi-même. C'est en suivant ces nobles impulsions, quelque sacrifice qu'il nous en coûte, que l'on acquiert l'habitude et le goût de la justice, la vertu la plus utile entre les hommes.

LA FIDÉLITÉ A SA PAROLE.

QUATRIÈME JOURNÉE.

M. DE PALMY.

Allons, mes enfans, je vais me promener. Quels sont les deux parmi vous qui doivent me suivre?

CHARLES et AUGUSTE.

C'est notre tour, mon papa, c'est notre tour.

M. DE PALMY.

Êtes-vous d'accord entre vous trois?

CHARLES.

Paulin sait bien que je suis resté hier à la maison.

AUGUSTE.

Et moi avant-hier.

M. DE PALMY.

Ainsi donc c'est à lui de rester aujourd'hui,

PAULIN.

Oui, mon cher papa, cela est vrai. Mais, mon cher Auguste, ne voudrois-tu pas rester à ma place ? Je meurs aujourd'hui d'envie de me promener. Tiens, si tu veux me céder ton tour, je te donnerai cette jolie toupie que je prêtai hier à mon cousin pour jouer avec toi.

AUGUSTE.

A la bonne heure, je resterai à ta place. Où est la toupie ?

PAULIN.

Mon cousin ne me l'a pas encore rendue. Il doit me la rapporter ce soir, et je te promets que je te la donnerai tout de suite.

AUGUSTE.

Oh ! c'est une autre affaire. Donne-moi la toupie en ce moment, ou je garde mon tour de sortir.

PAULIN.

O mon cher Auguste, je t'en prie. Je t'assure que je te la donnerai sitôt que mon cousin sera venu.

AUGUSTE.

AUGUSTE.

Ce n'est pas là mon marché (*Il tend la main.*) Je te l'ai déjà dit; la toupie, ou je sors.

PAULIN.

Je ne l'ai point à présent. Comment pourrois-je te la donner?

AUGUSTE.

En ce cas, rien de fait. Il faut que tu restes.

M. DE PALMY.

Mais, Auguste, puisque ton frère te promet sa toupie, n'est-ce pas comme s'il te la donnoit effectivement? Tu l'auras toujours ce soir.

AUGUSTE.

Cela n'est pas si sûr que vous le croyez, mon papa. Il m'avoit promis hier la pomme de son goûter pour une jolie fleur que je lui avois donnée; et, lorsque je lui demandai la pomme, il me dit qu'il venoit de la manger.

PAULIN.

Eh bien! crois-tu que je mangerai la toupie?

AUGUSTE.

Non, mais tu la garderois; et moi je serois resté pour rien à la maison.

M. DE PALMY.

Si les choses sont ainsi, Paulin, Auguste n'a pas tort. Dès que tu n'es pas fidèle à ta parole, tes promesses ne peuvent servir de rien. Ainsi tu ne dois pas être surpris que l'on refuse de se fier à toi. Peux-tu donner tout de suite la toupie à ton frère?

PAULIN.

Non, mon papa. Mon cousin l'a gardée pour toute la journée entière.

M. DE PALMY.

J'en suis fâché; mais je ne peux rien faire pour toi. Il faut que tu restes au logis. Cette leçon ne te sera pas inutile pour tenir une autre fois ta parole.

PAULIN.

Mais, mon papa.....

M. DE PALMY.

Tu n'as plus rien à dire. C'est moi qui ai à te dire encore une autre chose. Puisque tu ne donnas pas hier à ton frère la pomme que tu lui avois promise, il faudra la lui donner aujourd'hui. Tu sais bien qu'un père doit exercer la justice entre ses enfans, s'ils ne veulent pas être justes entre eux. Toutes les fois que tu as promis quelque chose qui t'appartient, une pomme, une toupie, n'importe, alors cette chose ne t'appartient plus; elle appartient à celui à qui tu l'as promise, parce qu'en vertu de ta promesse, tu lui donnes sur cette chose le droit que tu avois. Si la toupie étoit dans tes mains en ce moment, tu la donnerois à Auguste, n'est-il pas vrai? et dès ce moment ne deviendroit-elle pas son bien?

PAULIN.

Oui, mon papa.

M. DE PALMY.

Mais, puisque tu ne l'as pas à présent, et qu'ainsi tu ne peux pas la livrer, tu promets à ton frère de la lui remettre au premier moment où tu l'auras, et tu le pries de la regarder déjà comme en sa possession, et de faire pour toi comme s'il l'avoit reçue, puisque, sur ta seule promesse, tu veux qu'il te cède réellement son tour de sortir.

PAULIN.

Oui, mon papa; voilà bien notre marché.

M. DE PALMY.

Il faudroit donc que ton frère regardât ta promesse comme la chose elle-même, et cela ne peut être qu'autant qu'il se tiendroit sûr de ce que tu lui aurois promis. Or je te demande à toi-même s'il peut compter que tu lui donnes aujourd'hui ta toupie, lorsqu'il se souvient que tu refusas hier de lui donner ta pomme?

PAULIN.

Oui; mais, mon papa, je promets à présent que je tiendrai ma promesse.

M. DE PALMY.

Et comment veux-tu qu'il devine si tu la tiendras effectivement? Celui qui est connu pour manquer à sa parole, est comme celui qui est connu pour dire des mensonges. On ne croit pas un menteur, même lorsqu'il dit la vérité, parce que l'on ne peut jamais distinguer s'il la dit en ce moment. Et l'on ne se fie pas à la parole de celui qui a pris l'habitude de la rompre, même lorsqu'il seroit décidé pour cette fois à la tenir, parce que l'on n'a aucun indice pour reconnoître la sincérité de cette résolution : or n'est-ce pas une honte pour un garçon bien né comme toi, Paulin, que l'on ne fasse pas plus de cas de tes paroles que de celles d'un menteur déclaré?

PAULIN.

O mon papa! vous me faites sentir bien vivement ma faute.

M. DE PALMY.

Je suis charmé que tu la reconnoisses, afin de t'en préserver à l'avenir. Lorsque tu auras acquis une réputation d'être fidèle à tes engagemens, alors on fera pour ta simple promesse ce que l'on feroit pour la chose elle-même, et je me ferai honneur d'être ton père. Mais si tu continues à te faire un jeu de ta parole, on ne voudra plus se fier à tes protestations, même les plus solemnelles, et moi je rougirai de te compter au nombre de mes enfans.

PAULIN.

O mon papa! de quel malheur vous me menacez!

M. DE PALMY.

Il ne tient qu'à toi de le prévenir.

PAULIN.

Oui, c'en est fait, mon papa, ma première promesse est de me corriger; et je veux vous montrer, en tenant celles-ci, combien je serai désormais fidèle à toutes les autres.

L'UTILE

AVANT L'AGRÉABLE.

Mme DE VERTEUIL, HENRIETTE, sa fille aînée.

Mme DE VERTEUIL.

Eh bien! Henriette, es-tu contente de la promenade que tu viens de faire à la foire avec ta cousine et ta bonne ?

HENRIETTE.

Oui, maman; nous avons eu beaucoup de plaisirs. Nous avons vu des boutiques fort brillantes, et de très-jolies illuminations. Je ne pourrois jamais vous dire combien il y avoit de belles poupées. Ma cousine Lucie ne pouvoit se rassasier de les voir. Elle sautoit de joie à chaque pas.

Mme DE VERTEUIL.

Vous avez fait sans doute de belles emplettes. Ton papa t'avoit donné de l'argent pour avoir bien appris tes leçons. Voyons, qu'est-ce que tu apportes ?

HENRIETTE.

Maman, je n'ai apporté qu'une petite bonbonnière de bergamotte pour ma sœur.

Mme DE VERTEUIL.

Tu as donc mieux aimé garder ton argent que de le dépenser ? Ton papa, cependant, ne te l'avoit donné que pour en faire usage.

HENRIETTE.

Aussi m'en suis-je servie, ma chère maman. Je n'ai plus rien de reste.

Mme DE VERTEUIL.

Qu'en as-tu donc fait ?

HENRIETTE.

Je vais vous compter tout cela. Nous étions occupées, ma cousine et moi, à

regarder une jolie boutique. Il y avoit tout près de nous une pauvre femme. Elle avoit un petit garçon sur l'un de ses bras, et elle tenoit une petite fille par la main. O ma chère maman! ils étoient tous les deux si jolis! le petit garçon avançoit son corps et étendoit ses petites mains pour atteindre les joujoux qu'il voyoit; puis il pleuroit de ne pouvoir les saisir.

Je me suis alors avancée vers sa mère, et je lui ai dit: Eh bien! la bonne femme, est-ce que vous n'achetez rien pour vos enfans? Il y a tant de choses qui leur feroient plaisir! et il me semble qu'ils en auroient bonne envie.

Ah! ma chère petite demoiselle, m'a-t-elle répondu, comment acheterois-je des joujoux pour mes enfans? Je serois bien contente d'avoir toujours du pain à leur donner. Je ne suis pas venue ici pour leur faire des présens. C'est ma pauvre Louison qui m'a tant pressée de la mener à la foire, que je n'ai pu la refuser. J'ai pensé que la vue n'en coûtoit

rien; et c'étoit bien le moins que je pusse faire que de leur procurer ce plaisir, puisque je ne suis pas en état de leur en procurer d'autres. Il faut que je travaille toute la journée pour leur donner de temps en temps un morceau de pain, avec un peu de lait ou une mauvaise soupe à midi, et autant le soir.

Oh! j'en suis bien fâchée, ai-je dit à la bonne femme. Mais voulez-vous nous permettre de leur acheter quelque chose? Tenez, voici une poupée que je puis donner à votre fille.

Et moi, a dit Lucie, je puis donner un carrosse ou un tambour au petit garçon.

Les pauvres enfans tressailloient de joie; mais leur mère nous a répondu: Ah! mes braves demoiselles, cela est trop beau pour eux. Puisque vous voulez leur faire du bien; voyez, voici l'hiver; et mon petit garçon n'a pas de bas aux jambes, il faut que je les couvre de mon tablier. Pour la pauvre petite Loui-

son, elle n'a plus que cette camisole, qui est près de tomber en lambeaux.

Oh! s'il ne tient qu'à cela, leur ai-je répliqué, laissez-nous faire. Je me suis alors adressée au maître de la boutique, et je lui ai demandé s'il pourroit nous vendre des bas et des camisoles.

Il s'est mis à sourire d'un air dédaigneux, et il m'a répondu : Non, mademoiselle, je ne vends pas de ces guenilles. Je vous conseille d'employer mieux votre argent.

Comment donc faire, ai-je dit à Nanette?

Oh! n'en soyez pas en peine, m'a-t-elle répondu. Je sais une boutique où nous trouverons tout ce qu'il nous faut.

Allons, Nanette, allons, s'est écriée Lucie.

Et moi, j'ai dit au marchand : Monsieur, s'il nous reste quelque chose, nous acheterons des bonbons et des joujoux; mais ce ne sera pas des vôtres, puisque vous avez voulu nous détourner de faire du bien à ces pauvres enfans.

Nous avons alors couru vers la boutique où Nanette nous a conduites. Là, nous avons acheté deux paires de bas et une bonne camisole, que nous avons données à la pauvre femme.

Ce n'est pas tout, ais-je dit : à présent avez-vous du pain pour ce soir ?

Oh oui ! ma chère demoiselle, m'a-t-elle répondu, j'en ai pour la journée. Mais celui de demain, je ne sais guère où le prendre.

Allons, Nanette, ai-je repris, voyons s'il demeure près d'ici un boulanger. Tiens, voilà de l'argent pour aller acheter quelques pains mollets à la pauvre femme.

Oh non ! je vous prie, mademoiselle, a répondu celle-ci, du pain de seigle, si vous le voulez bien. C'est assez bon pour nous, et nous en aurons davantage pour le même argent.

Je sais ce qu'il vous faut, a dit Nanette, et j'y pourvoirai.

Elle est aussitôt allée chez le boulanger, après nous avoir recommandées

à la maîtresse de là boutique où nous étions. Elle n'a pas tardé à revenir avec un grand pain sous le bras. Elle l'a donné à la pauvre femme, qui l'a pris dans son tablier, et s'est mise à pleurer. Ah! maman, nous pleurions aussi, ma cousine Lucie et moi, et je ne sais guère à quel propos, car nous étions si joyeuses!

Cependant les pauvres enfans regardoient toujours du côté de la première boutique, et ils ne paroissoient pas aussi contens que leur mère.

Lucie s'en est apperçue, et elle m'a dit : Je serois fâchée que les pauvres petits eussent quelque chose à regretter. J'ai encore un peu d'argent de reste, et je leur acheterai un pain d'épice à chacun.

Et moi, ai-je ajouté, je leur acheterai à chacun une petite poupée.

Nous sommes allées à une autre boutique où j'ai commencé par acheter cette petite bonbonnière pour ma sœur. Puis nous avons donné à chacun des petits enfans son pain d'épice et sa poupée,

Oh! il auroit fallu voir comme ils ont alors paru joyeux. C'étoit un plaisir de les regarder. La petite fille me mangeoit les mains de baisers; et la bonne femme s'est retirée, après nous avoir donné mille bénédictions.

Mme DE VERTEUIL.

Je ne te demande pas si tu étois alors bien aise toi-même.

HENRIETTE.

Ah! maman, nous les avons un peu suivis des yeux. Si vous aviez vu avec quel plaisir les enfans grignotoient leur pain d'épice, et comme ils caressoient leur poupée! le petit garçon sur-tout; il bondissoit de joie sur les bras de sa mère. J'étois fâchée de ne leur avoir pas acheté une grande quantité de pain d'épice et de joujoux, au lieu de leurs bas et de leur camisole, car ils n'avoient pas l'air de s'en soucier.

Mme DE VERTEUIL.

Heureusement leur mère a pensé plus prudemment qu'eux et que toi. Car, dis-

moi, Henriette, si tu avois bien faim, et que je te donnasse un charriot pour aller courir dans la grande allée, au lieu de te donner quelque chose à manger, serois-tu contente ?

HENRIETTE.

Non certes, maman. J'aimerois mieux, pour le moment, un morceau de pain sec, que le plus beau charriot.

Mme DE VERTEUIL.

Je le crois aussi. Et si pendant l'hiver tu étois obligée de rester dans une chambre sans feu, sans bas aux jambes et sans camisole, et que je te donnasse, au lieu de tout cela, une belle poupée pour jouer, ne serois-tu pas réduite à pleurer de froid, et ne donnerois-tu pas ta poupée pour le moindre vêtement qui pourroit te réchauffer ?

HENRIETTE.

Oui, sans doute.

Mme DE VERTEUIL.

Eh bien! il en auroit été de même des petits malheureux, lorsqu'ils seroient

rentrés dans leur cabane, et qu'ils auroient eu bien faim.

HENRIETTE.

Mais, maman, ils auroient alors pu manger leur pain d'épice.

Mme DE VERTEUIL.

Oui, ma fille ; mais s'ils en avoient mangé assez pour appaiser leur faim, ils en auroient été malades : cela t'auroit fait sûrement de la peine.

HENRIETTE.

Oh! oui, vraiment.

Mme DE VERTEUIL.

Et tous les joujoux que tu leur aurois donnés de plus, les auroient-ils garantis du froid pendant l'hiver?

HENRIETTE.

Hélas! non, j'en conviens.

Mme DE VERTEUIL.

Tu vois donc que leur mère étoit bien plus avisée, en demandant pour eux du pain, une camisole et des bas. Au reste, ma chère fille, je ne puis m'empêcher de te dire combien je suis satisfaite de

l'emploi que tu as fait de ton argent ; je ne manquerai pas d'en instruire ton père, qui sûrement t'en aimera davantage, ainsi que moi-même.

HENRIETTE.

Oh ! tant mieux, maman ; c'est ce que je desire le plus.

Mme DE VERTEUIL.

Tu t'es privée de ce que tu aurois pu acheter pour toi-même, afin de faire du bien à des malheureux, et pouvoir offrir un petit cadeau à ta sœur : voilà un beau jour de foire pour toi.

LA PROPRIÉTÉ,

OU LE TIEN ET LE MIEN.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils, une petite fille.

ADRIEN.

VOYEZ, mon papa, les jolies fleurs; je vais en cueillir.

M. DE VERTEUIL.

Non, s'il te plaît, Adrien; ne t'avise pas d'y toucher.

ADRIEN.

Et pourquoi donc, mon papa, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

C'est que ces fleurs ne sont pas à toi; elles appartiennent au jardinier qui demeure là-bas dans cette petite cabane.

ADRIEN.

O mon papa, rien que deux ou trois seulement.

M. DE VERTEUIL.

Pas une seule. Ne te souviens-tu pas, mon fils, que tu vins te plaindre l'autre jour de ce que ta sœur avoit arraché tes laitues pour semer à la place du réséda.

ADRIEN.

Eh! mon papa, n'avois-je pas raison? J'avois pris tant de peine pour faire venir mes laitues!

M. DE VERTEUIL.

Qu'avois-tu donc fait pour cela?

ADRIEN.

Vous le savez bien, puisque vous m'avez vu faire mon jardin. C'étoit un petit coin de terre plein de mauvaises herbes et de cailloux; j'avois passé trois jours entiers à enlever les racines et les pierres, et à nettoyer la place avec mon râteau. Je l'avois bêchée à plus d'un pied de profondeur; j'avois mis du fumier dans la terre; j'y avois tracé des sillons; j'y

avois ensuite transplanté des laitues que j'allois arroser le soir et le matin : vous savez avec quel soin j'arrachois les mauvaises herbes qui poussoient ; et, lorsque mes laitues grossissoient à vue d'œil, lorsque j'espérois vous en présenter bientôt une salade, voilà ma sœur qui vient les arracher toutes, les unes après les autres, pour mettre à la place du réséda, sous prétexte qu'il a une meilleure odeur. Que dites-vous de sa belle entreprise ?

M. DE VERTEUIL.

Je dis que c'étoit fort mal de sa part, puisque c'étoit ton jardin que tu avois pris tant de peine à défricher.

ADRIEN.

Devoit-elle me faire perdre ainsi, pour une légère fantaisie, tout le fruit de mes travaux ?

M. DE VERTEUIL.

Non, sans doute ; mais sais-tu bien, mon fils, que le tort que t'a causé ta sœur, en arranchant tes laitues, n'est rien en comparaison de celui que tu cau-

serois au jardinier, si tu allois arracher ses fleurs.

ADRIEN.

Comment donc, mon papa, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

C'est que le jardinier a pris encore plus de peine pour entretenir son jardin, que tu n'en avois pris pour défricher le tien.

ADRIEN.

Quelle peine avoit-il donc prise, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Je vais te le dire. L'automne dernier il a nettoyé toutes ses couches; il a répandu du terreau bien gras, et il y a planté autant d'oignons que tu vois maintenant de gerbes de fleurs. Tu sais bien ces oignons que ta mère a mis dans des caraffes sur sa cheminée?

ADRIEN.

Effectivement, mon papa; ces fleurs sont précisément les mêmes que celles de maman.

M. DE VERTEUIL.

Oui; mais il en a coûté bien plus de soins au pauvre jardinier pour les faire venir; je ne t'ai dit encore que la moitié de son travail. Après avoir mis ses oignons dans la terre, il a fallu les recouvrir de fumier pour les garantir du froid, et y établir encore des paillassons qui les défendissent de la gelée : c'est ainsi qu'il a tenu ses couches pendant tout l'hiver. Ensuite, aux approches du printemps, lorsque les grands froids ont cessé, il lui a fallu découvrir par degrés ces fleurs, et les arroser avec soin, quand le temps n'a pas été assez humide. Combien de nouvelles peines elles lui ont coûté, jusqu'à ce qu'elles soient devenues aussi grandes que tu les vois! Maintenant si tu allois en arracher une et moi une autre; si tous ceux qui en ont envie alloient de même en arracher, toutes les peines de ce brave homme ne seroient-elles pas perdues? et n'auroit-il pas un aussi juste sujet de se plaindre de

nous, que tu en avois l'autre jour de te plaindre de ta sœur?

ADRIEN.

Oui, mon papa, cela est vrai; mais que fait cet homme de toutes ces fleurs? il en a tant et tant! il ne peut pas les manger comme nous aurions mangé nos laitues.

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami; mais il les cueille pour les aller vendre à la ville. Par ce moyen il se procure de l'argent; et tu sais qu'il en faut avoir pour se loger et pour se nourrir. Plus il sort de fleurs de son jardin, plus il entre d'argent dans sa bourse. Tu comprends cela de toi-même?

ADRIEN.

Oui, mon papa, je l'entends à merveille. Mais Louis, notre jardinier, ne se plaint pas lorsque vous allez cueillir pour nous des fleurs dans le jardin; cependant j'ai vu qu'il prenoit bien de la peine à les cultiver. Hier encore, il vint

avec sa femme et tous ses enfans pour enlever les mauvaises herbes, parce que, disoit-il, les fleurs en deviendroient plus hautes et plus belles.

M. DE VERTEUIL.

Cela est vrai aussi ; mais veux-tu que je t'en fasse sentir la différence ?

ADRIEN.

Je vous en serois bien obligé, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Si mes affaires me le permettoient, je planterois et je cultiverois moi-même les arbres et les fleurs de mon jardin. C'est une occupation agréable, et qui procure un exercice fort salutaire, lorsqu'on y est accoutumé. Mais le plus souvent je suis occupé d'affaires beaucoup plus importantes. C'est pourquoi j'ai fait venir le jardinier Louis, et je lui ai dit : Mon ami, je n'ai pas le temps de faire tout ce qu'il faudroit dans mon jardin pour le tenir en bon rapport. Si vous voulez vous en charger à ma place, et venir faire

tous

tous les travaux qui seront nécessaires, je vous donnerai cent écus par an. Moyennant cette somme que vous aurez pour vos peines, toutes les fleurs et tous les fruits qui viendront dans mon jardin seront à moi. Je le veux bien, monsieur, a répondu Louis; c'est une affaire arrangée. Depuis cet accord, Louis est venu chaque jour dans mon jardin, pour y faire l'ouvrage nécessaire, pour y planter, semer, ratisser, et tenir tout en bon état. Cependant, en vertu de notre marché, les fruits et les fleurs m'appartiennent au moyen des cent écus que je donne à Louis pour son travail; mais ni toi, ni moi, ni personne, n'avons rien donné à ce jardinier-ci pour ses soins. Il cultive ce jardin à son profit. Ainsi personne ne peut l'en frustrer, en venant cueillir les fleurs qu'il a fait naître.

ADRIEN.

Oui, mon papa, vous avez raison. Mais si nous lui donnions de l'argent pour avoir de ses fleurs?

M. DE VERTEUIL.

Alors, il nous en céderoit volontiers.

ADRIEN.

Eh bien! je vous prie, achetons-lui-en quelques-unes. Il me reste une pièce de six sous que je peux dépenser.

M. DE VERTEUIL.

Tu n'en auras pas beaucoup pour six sous. La saison n'est pas encore bien avancée. Les fleurs sont rares, et par conséquent d'un grand prix. Cependant allons à sa cabane pour lui en parler.

ADRIEN.

Allons, allons, mon papa.

M. DE VERTEUIL, *en marchant.*

Sa porte me paroît bien fermée. Je crains qu'il ne soit sorti. Vas-y frapper. (*Adrien court frapper à la porte. Personne ne répond. Il revient.*)

M. DE VERTEUIL.

Il sera sûrement allé vendre ses fleurs à la ville. Nous lui en acheterons une autre fois.

ADRIEN.

Je suis bien fâché de ne pouvoir pas porter un joli bouquet à maman.

M. DE VERTEUIL.

Puisque tu as cette bonne pensée, je puis te procurer d'autres fleurs qui ne sont pas aussi rares, mais qui ne laissent pas d'être fort jolies.

ADRIEN.

Où donc, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Là-bas, dans cette bruyère. Nous y trouverons des fleurs sauvages que personne n'a semées ni plantées, mais qui viennent d'elles-mêmes sur d'anciennes tiges, ou qui sont provenues de graines tombées des fleurs de l'année dernière.

ADRIEN.

Oh! c'est à merveille, mon papa. Voulez-vous bien m'y conduire?

M. DE VERTEUIL.

Avec grand plaisir, mon cher fils. (*Ils vont dans la bruyère.*)

ADRIEN.

Oh! voyez donc, je vous prie, combien de jolies fleurs! Puis-je les cueillir?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon ami, tu le peux sans craindre de faire le moindre tort à personne. (*Adrien se met à cueillir des fleurs.*)

ADRIEN.

O mon papa! voyez combien j'en ai déjà cueilli. Elles ne peuvent plus tenir dans ma main. J'ai peur de les gâter.

M. DE VERTEUIL.

N'as-tu donc rien pour les mettre?

ADRIEN.

Mais, non, je ne sais guère... Oh! je n'y pensois pas. Mon chapeau sera fort bon.

M. DE VERTEUIL.

Sans doute, le temps est assez doux pour avoir la tête découverte. (*Adrien met dans son chapeau les fleurs qu'il tenoit à la main, et continue d'en cueillir.*)

ADRIEN.

O mon papa ! voici deux œufs que je trouve dans un panier. Je vais m'en saisir. (*Il pose son chapeau près du panier, et court vers son père, avec un œuf dans chaque main.*)

M. DE VERTEUIL.

Que fais-tu donc, Adrien ? ces œufs ne sont pas à toi, pour les prendre. Ils appartiennent à quelqu'un, car ils ne sont pas venus d'eux-mêmes dans le panier. (*Une petite fille sort du milieu de la bruyère où elle étoit cachée; et, voyant les œufs dans la main d'Adrien, elle court au chapeau qu'elle emporte avec les fleurs, en criant :*) Mon petit monsieur, ces œufs sont à moi. Si vous ne voulez pas me les rendre, je ne vous rendrai pas votre chapeau. (*Adrien quitte son père pour courir après la petite fille. Il fait un faux pas, tombe sur les œufs et les casse. Il se relève, et crie à la petite fille :*) Comment donc, petite voleuse ! veux-tu bien me rendre mes fleurs ?

J'ai pris la peine de les cueillir. Elles m'appartiennent.

LA PETITE FILLE.

Et moi aussi j'ai pris la peine de chercher ces œufs de vanneau que vous m'avez pris. Ils sont bien à moi. Je veux les ravoir, ou vous n'aurez ni votre chapeau ni vos fleurs.

ADRIEN.

Comment veux-tu que je te rende tes œufs? Je viens de les casser sans le vouloir.

LA PETITE FILLE.

Eh bien! en ce cas, il faut me les payer ce que je les aurois vendus à la ville.

ADRIEN, *à son père, qui s'est approché dans l'intervalle.*

L'entendez-vous, mon papa? elle veut garder mes fleurs et mon chapeau.

M. DE VERTEUIL.

Que veux-tu que je te dise, Adrien? Pourquoi as-tu cassé les œufs? Elle a pris la peine de les chercher pour les

aller vendre. Il n'est pas juste que tu lui fasses perdre sa peine. Dis-moi, ma chère enfant, combien les aurois-tu vendus?

LA PETITE FILLE.

Trois sous la pièce, monsieur; c'est le prix coûtant.

M. DE VERTEUIL, *à Adrien.*

Tu vois, mon fils, que tu as fait tort de six sous à cette petite fille. Il faut que tu lui donnes la pièce que tu voulois donner tout-à-l'heure au jardinier pour avoir un bouquet. (*A la petite fille.*) Ne lui rendras-tu pas, à ce prix, son chapeau et ses fleurs?

LA PETITE FILLE.

Oui bien, monsieur, je ne demande pas mieux.

M. DE VERTEUIL.

En ce cas, vous voilà tous deux hors de procès.

ADRIEN.

Oui, mon papa; mais j'y perds mes six sous.

M. DE VERTEUIL.

Tu le mérites. Pourquoi toucher à ce qui ne t'appartient pas ? Tu pouvois cueillir ici des fleurs, parce que ce champ n'appartient à personne en particulier, et que le fleurs y viennent naturellement, sans que personne ait pris soin de les cultiver; mais tu devois bien comprendre que les œufs ne se trouvoient pas dans le panier sans que personne les y eût mis; cette petite fille a couru long-temps dans la bruyère pour les chercher; tu n'as pas le droit de t'emparer du fruit de ses peines. Ainsi donc il faut lui rendre son bien; et, comme tu ne peux pas le rendre en nature, il faut lui en donner la veleur en argent; cette valeur est justement ta pièce de six sous. Voilà, mon ami, le seul parti qui te reste à prendre; autrement la petite fille peut justement retenir tes fleurs et ton chapeau, jusqu'à ce que tu l'aies satisfaite.

ADRIEN.

Oui, mon papa, je sens la justice de votre jugement. Tiens, ma chère amie, voici mes six sous; ils sont à toi.

LA PETITE FILLE, *en lui rendant son chapeau et ses fleurs.*

Tenez, mon petit monsieur, voilà aussi ce qui vous appartient.

M. DE VERTEUIL.

Allons, mon fils, il est temps de nous retirer. Si tu veux m'en croire, tu te garderas désormais de toucher à ce que tu trouveras, sans savoir auparavant s'il n'appartient à personne; tu vois que l'on risque d'y perdre son chapeau ou ses pièces de six sous.

ADRIEN.

Oui, mon papa; c'est une bonne leçon, je vous assure, et me voilà devenu sage pour l'avenir.

LES CHATS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

ADRIEN.

Mon cher papa, n'est-ce pas une souris que le chat tient entre ses pattes ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils ; c'est un ennemi dont il vient de nous délivrer. Les souris et les rats font un grand dégât dans une maison, en rongeant les tapis et les meubles. Nous ne pourrions guère les attraper nous-mêmes, parce qu'ils sont plus agiles que nous ; et le chat nous rend un grand service en les détruisant.

ADRIEN.

Je crois qu'il ne songe guère à nous lorsqu'il les attrape ; il ne pense qu'au plaisir qu'il aura de les manger.

M. DE VERTEUIL.

Tu as raison. Cependant ce service ne nous est pas moins utile : le chat est d'ailleurs un joli animal ; il n'est pas aussi caressant que le chien, il est même d'un naturel un peu sauvage ; mais il est assez patient pour rester une heure entière immobile au guet d'une souris, jusqu'à ce qu'il la voie paroître. Il sait aussi se poster toujours avec tant d'avantage, que d'un seul bond il puisse sauter sur son ennemi et le saisir. N'as-tu jamais vu dans le jardin notre chat se tenir au guet pour attraper des oiseaux !

ADRIEN.

Oui, mon papa ; mais alors je le chasse et je lui dis : Va-t-en, minet ; je ne veux pas que tu prennes les jolis oiseaux.

M. DE VERTEUIL.

C'est fort bien fait ; le chat n'est au logis que pour prendre les souris et les rats. Les oiseaux ont un si joli ramage

et font tant de plaisir dans un jardin! Il ne faut pas que les chats les mangent.

ADRIEN.

Et puis, minet n'est pas à plaindre. Je prends moi-même le soin de le bien nourrir.

M. DE VERTEUIL.

En effet, j'ai souvent observé qu'il va s'adresser à toi de préférence, pour avoir quelque chose à manger.

ADRIEN.

O mon papa! il est si gentil! et pour son adresse, elle est incroyable. Lorsqu'il saute sur une table où il y a des caraffes, des bouteilles, des verres et des salières, pourvu qu'on ne lui fasse pas de peur, ou qu'on ne le chasse pas brusquement, il court au milieu de tout cela sans jamais rien casser.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai. Je ne connois point d'animal plus souple. Mais croirois-tu que j'ai vu un chat boire du lait dans un vase

vase où il ne pouvoit pas fourrer le museau?

ADRIEN.

Apparemment qu'il prit le parti de le renverser?

M. DE VERTEUIL.

Non, non; il fit encore mieux.

ADRIEN.

Et comment donc, je vous prie?

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit pas faire entrer sa tête dans le col du vase, ni atteindre avec sa langue jusqu'au lait pour le laper, il plongea dans le vase une de ses pattes, qu'il retira aussitôt pour la lécher, et il continua cet exercice jusqu'à ce qu'il eût entièrement appaisé sa soif.

ADRIEN.

Si le renard du bon Lafontaine s'étoit avisé de cet expédient, il auroit bien attrapé la cigogne.

M. DE VERTEUIL.

Oui, tu as raison.

ADRIEN.

Voilà donc, malgré le proverbe, un chat plus fin qu'un renard. Oh! tenez, mon papa, quand le lait auroit été pour mon déjeûner, j'aurois pardonné un si bon tour à minet, en faveur de son industrie.

LES ÉGARDS
DUS A NOS SERVITEURS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils, une petite fille et sa mère.

ADRIEN.

Voyez, je vous prie, mon papa : voici une pomme-de-terre sur le chemin ; en voici encore une ; en voilà bien d'autres encore.

M. DE VERTEUIL.

Il est vrai. Qui peut donc les avoir perdues ?

ADRIEN.

Je ne sais. Je ne vois personne autour de nous.

M. DE VERTEUIL.

Ni moi non plus. C'est dommage. Si nous pouvions rencontrer celui qui les a perdues, nous les ramasserions pour

les lui rendre, ou du moins nous pourrions l'avertir qu'elles sont tombées.

ADRIEN.

Elles se perdront ici; voulez-vous que je les ramasse, mon papa? nous les emporterons à la cuisine.

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami; elles ne sont pas à nous. Si leur véritable maître ne vient pas les chercher, il ne manquera pas de passer ici des pauvres gens à qui cette rencontre fera plaisir, et qui les ramasseront pour leur souper.

ADRIEN.

Venez, venez, je vous prie, et regardez de ce côté, mon papa: derrière ce buisson, j'apperçois une petite fille. Oh! elle pleure, la pauvre enfant; c'est elle sûrement qui aura perdu les pommes-de-terre.

M. DE VERTEUIL, *s'avançant vers la petite fille.*

Qu'est-ce donc, ma chère amie, qu'as-tu à pleurer?

LA PETITE FILLE.

Hélas ! monsieur, mon maître m'a envoyé ce matin à la ville pour acheter des pommes-de-terre : tenez, voyez ce sac tout plein. (*Montrant un sac qui est à terre auprès d'elle.*) Mais la charge est trop pesante pour que je puisse la porter ; je suis si lasse, que je ne peux plus faire un pas. Je ne sais guère comment j'arriverai à la maison.

M. DE VERTEUIL.

Qui est donc ton maître, et où demeure-t-il ?

LA PETITE FILLE.

Mon maître s'appelle Bertrand ; il est marchand fruitier. Voyez-vous là-bas, là-bas ces grands arbres ? C'est là qu'il demeure. Il me fait bien gagner les trente sous qu'il me donne par semaine. Ah ! comme il va me battre ! (*Elle se met à pleurer et à sanglotter.*)

M. DE VERTEUIL.

Ne pleure pas, ma chère enfant, cela ne sert à rien ; nous allons voir si nous

pourrons te tirer d'affaire. Mais, dis-moi, nous avons trouvé tant de pommes-de-terre sur le chemin. Sont-elles à toi ?

LA PETITE FILLE.

Oui, monsieur.

M. DE VERTEUIL.

Est-ce que tu les aurois jetées ?

LA PETITE FILLE.

Il n'est que trop vrai. Le sac étoit si pesant ! J'ai jeté un peu de ma charge, pour la rendre plus légère. Hélas ! cela ne m'a pas servi de beaucoup.

M. DE VERTEUIL.

Mais, mon enfant, cela n'est pas bien. Ces pommes-de-terre n'étoient pas à toi ; elles sont à ton maître, qui a donné son argent pour les avoir, et tu ne devois pas jeter le bien de ton maître. Va les ramasser, et tu viendras les remettre dans le sac ; nous verrons ensuite, mon fils et moi, de quelle manière nous pourrons te secourir. (*La petite fille se lève en soupirant.*)

ADRIEN.

Mon papa, elle est bien fatiguée. Voulez-vous me permettre de lui aider?

M. DE VERTEUIL.

Très-volontiers, mon fils: c'est un bon service à lui rendre; en attendant, je resterai près du sac. (*Adrien et la petite fille vont ensemble, et ramassent les pommes-de-terre.*)

ADRIEN, *revenant le premier.*

Mon papa, voici toutes celles qui peuvent tenir dans mon mouchoir, faut-il que je les remette dans le sac?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils. (*La petite fille remet aussi dans le sac les pommes-de-terre qu'elle rapporte dans son tablier.*)

LA PETITE FILLE.

Comment ferai-je maintenant pour me charger de tout ce poids?

ADRIEN.

O mon papa! si j'avois ici mon charriot, nous pourrions y mettre le sac; et j'aiderois la petite fille à le tirer.

M. DE VERTEUIL.

Ce seroit un fort bon moyen ; mais ton charriot est à la maison.

ADRIEN.

Oui, mon papa : voilà ce qui me fâche. (*Il veut prendre le sac.*) Oh ! qu'il est pesant ! Je ne peux seulement pas le soulever.

M. DE VERTEUIL.

Je le crois bien. La petite fille est plus grande que toi, et à peine peut-elle le porter. Mais moi, je puis m'en charger aisément. Je vais le prendre sur mes épaules, et nous irons avec la petite fille.

LA PETITE FILLE.

O monsieur, le porter vous-même ! vous avez trop de bonté.

M. DE VERTEUIL.

Laissez-moi faire. (*Il prend le sac.*) Allons, mon enfant, marche devant nous, et montre-nous le chemin. (*Ils font ensemble quelques pas.*)

LA PETITE FILLE.

Ah ! monsieur, je suis perdue ! Voici ma mère qui vient; elle va me gronder, et me battre peut-être.

M. DE VERTEUIL.

Non, mon enfant, sois tranquille ; je vais tâcher de l'appaiser.

LA MÈRE.

Eh bien ! petite fille, qu'est-ce donc ? Pourquoi tarder si long-temps à revenir ? Ton maître est bien en colère contre toi. Il dit que tu es une paresseuse, et que tu t'amuses à baguenauder. Je vais t'apprendre à perdre ton temps. Où sont les pommes-de-terre que tu es allé acheter ? Est-ce que tu n'en as pas ?

LA PETITE FILLE.

Pardonnez-moi, ma mère, j'en ai ; et voilà ce brave monsieur....

LA MÈRE.

Eh bien ! que veux-tu dire ?

M. DE VERTEUIL.

Ma bonne amie, ne grondez pas votre fille. Elle n'est pas coupable. Est-ce un fardeau si lourd qu'il faut donner à porter

à un enfant? Nous l'avons trouvée ici près qui se désoloit. Elle étoit si lasse, qu'elle ne pouvoit plus faire un pas. Alors j'ai pris son sac, et je lui ai dit que je le porterois pour elle.

LA MÈRE.

Quoi! mon cher monsieur, vous avez pu avoir tant de bonté? (*Elle prend le sac et le charge sur sa tête.*)

M. DE VERTEUIL.

Et pourquoi non, ma bonne amie? Ne sommes-nous pas tous dans ce monde pour nous aider les uns les autres? Aurois-je dû laisser cette petite fille pleurer de douleur, sans lui tendre la main pour la secourir? Je vous le demande à vous-même, n'aurois-je pas été bien méchant?

LA MÈRE.

Ah! monsieur, que je vous ai d'obligations! Il est bien vrai que son maître est un peu dur, et qu'il demande trop d'un enfant. Ce sac est sûrement trop pesant pour elle. Il n'y a pas de reproche à lui faire. Console-toi, ma pauvre Ma-



Remercie bien ce brave monsieur, pour t'avoir si bonnement secourue....

Marillier del. Duprée! sculp

delon. Tu ne retourneras plus chez ton maître. Je te placerai chez un autre qui sera plus compatissant. Remercie bien ce brave monsieur, pour t'avoir si bonnement secourue. Tu peux retourner tout droit à la maison. Je vais porter les pommes-de-terre chez M. Bertrand, et lui dire que tu n'es plus à son service.

M. DE VERTEUIL.

Oui, ma bonne amie, cherchez pour votre fille un maître plus sensible et plus raisonnable. Ceux qui ne savent pas ménager les gens qui les servent, et qui, sans pitié, leur imposent un travail au-dessus de leurs forces, méritent de s'en voir abandonnés.

LE VOL.

Mme DE LIMEUIL, MAXIMIN, son fils, MINETTE, sa nièce.

MINETTE, *en entrant.*

BONJOUR, ma chère tante. Bonjour, Maximin.

MAXIMIN, *froidement.*

Bonjour, ma cousine.

MINETTE.

Oh ! les jolies choses que tu as là, mon cousin ! Veux-tu que je joue avec toi ?

MAXIMIN.

Non, je te remercie. (*Il ramasse avec un air d'inquiétude tous ces joujoux.*)

MINETTE

MINETTE.

O mon cher Maximin ! je te prie, laisse-les-moi regarder. Nous nous amuserons bien joliment ensemble.

MAXIMIN.

Non, Minette, j'en suis fâché; mais cela ne se peut pas. (*Il met tous ces joujoux dans un tiroir, le ferme avec précaution, et se tient debout devant la commode, en regardant Minette d'un œil soupçonneux.*)

MINETTE.

Eh bien ! mon cousin, pourquoi ne veux-tu pas me laisser jouer avec toi ? cela n'est pas joli, au moins. N'est-ce pas, ma tante ? Oh ! dites-lui, je vous prie, de me laisser voir un moment ses joujoux.

Mme DE LIMEUIL.

Ecoute donc, ma chère nièce, Maximin n'a pas si grand tort de ne vouloir pas te laisser jouer avec lui. Tu lui pris hier sa petite clochette.

MINETTE, *avec embarras.*

Moi, ma tante ?

Mme DE LIMEUIL.

Oui, oui, je sais que tu l'as prise sans qu'il s'en apperçût. Je le sais, que tu l'emportas chez toi. Et ce matin, au lieu de la lui rendre lorsqu'il te l'a envoyée demander, tu as répondu au domestique qne tu ne savois ce qu'il vouloit dire.

MINETTE, *en rougissant.*

Ma chère tante, je vous demande bien excuse. Je ne le ferai plus; et demain, sans plus tarder, je rapporterai la clochette.

Mme DE LIMEUIL.

Je te le conseille, Minette; autrement, je le dirai à ta maman, et tu seras sévèrement punie. C'est une chose épouvantable de prendre ce qui ne nous appartient pas. Sais-tu que c'est là proprement ce qu'on appelle voler? ce qui est un des vices les plus honteux.

MINETTE.

Ah ! ma chère tante, combien vous me faites rougir !

Mme DE LIMEUIL.

Il te sied bien, à présent, d'être étonnée de ce que mon fils ne veut plus faire société avec toi. N'est-ce pas ta faute ? Tu peux en juger toi-même. Lorsque ta cousine Adélaïde vient me voir, Maximin est tout joyeux. Il court à sa rencontre, il l'embrasse, il lui prête tous les joujoux qu'elle veut avoir, et ils jouent ensemble toute la soirée, tranquilles et contens. Maximin sait qu'Adélaïde est une petite fille bien née, qui rougiroit d'emporter furtivement la moindre chose de chez un autre. Il n'en est pas de même lorsque tu viens ici. Mon fils est triste de te voir arriver. Tous ses plaisirs sont aussitôt interrompus, parce qu'il se défie de toi, et qu'il a peur que, sous prétexte de vouloir jouer avec lui, tu ne détournes ses joujoux pour les emporter.

MINETTE.

Mais, ma chère tante....

Mme DE LIMEUIL.

Que pourrois-tu dire? Réponds-moi seulement.. Te souviens-tu du jour où Cécile te déroba les habits de ta poupée?

MINETTE.

Hélas! oui, je me le rappelle. Elle me les prit, parce que sa poupée, disoit-elle, avoit perdu les siens.

Mme DE LIMEUIL.

En vérité, voilà une belle raison. Et comment fis-tu les autres jours lorsqu'elle venoit jouer avec toi?

MINETTE.

J'avois bien soin qu'elle ne touchât pas à mes affaires. Aussitôt que je la voyois manier la moindre chose, je la lui retirois bien vîte des mains, ou je la suivois continuellement des yeux aussi long-temps qu'elle la tenoit.

Mme DE LIMEUIL.

Et, dis-moi, trouvois-tu quelque plaisir à jouer, avec la crainte de voir

disparoître quelqu'un de tes joujoux? Pouvois-tu avoir un moment de repos, pendant tout le temps que Cécile étoit dans ta chambre?

MINETTE.

Non, certes, ma tante, il faut l'avouer. Je mourois d'inquiétude et d'ennui durant sa visite; et je ne me sentois à mon aise que lorsqu'elle s'en étoit allée.

Mme DE LIMEUIL.

Eh bien! Minette, je te le demande, n'en doit-il pas être de même pour Maximin? Ne doit-il pas être aussi inquiet sur ton compte que tu l'étois sur celui de Cécile? Ne doit-il pas se trouver mal à son aise avec toi, et desirer que tu te retires? Tu as vu comme, à ton arrivée, il s'est empressé de serrer tous ses joujoux. Tu vois maintenant combien il s'ennuie de rester debout en sentinelle devant sa commode, sans oser s'en écarter d'un seul pas, de peur que tu ne profites de ce moment pour lui emporter

encore quelque chose. Cela est-il bien amusant pour lui ?

MINETTE.

Non, ma tante, j'en conviens.

Mme DE LIMEUIL.

Et si tes amies viennent jamais à savoir que tu dérobes, ce qui ne peut manquer d'arriver un jour, ne feront-elles pas toutes comme Maximin ? En quelque endroit que tu ailles, chacun aura soin de serrer toutes ses affaires, de veiller continuellement sur toi, pour voir si tu n'emportes rien. Personne ne pourra te souffrir dans sa société. Tous les plaisirs cesseront à ton arrivée. Tu seras obligée de rester seule dans un coin, et de sécher d'ennui. Mais le plus fâcheux encore, c'est que personne n'aura d'estime ni d'amitié pour toi, et que l'on te montrera au doigt dans la rue comme une voleuse.

MINETTE.

O ma chère tante ! cela ne m'arrivera plus de la vie, je vous assure, et me voilà entièrement corrigée.

Mme DE LIMEUIL.

Fais-y bien attention à l'avenir. Pour cette fois, je ne le dirai pas à ta maman, et je recommanderai à Maximin de n'en parler à aucun de ses camarades.

MINETTE.

Oh! oui, mon petit cousin, je t'en prie, ne le dis à personne. Je te rendrai ta clochette, et je te donnerai encore une jolie bourse pour serrer ton argent.

MAXIMIN.

Non, non, je ne veux pas de ta bourse. Rends-moi seulement ma clochette.

Mme DE LIMEUIL.

Sois tranquille, Minette. Maximin te gardera le secret, dans l'espérance que tu ne manqueras pas de te corriger. Mais s'il acceptoit la bourse que tu lui offres pour acheter son silence, ce seroit alors comme s'il étoit de moitié de ta faute, et je ne l'estimerois plus. C'est pourquoi je lui sais bon gré de t'avoir refusée. Mais, je te le répète encore,

prends bien garde de ne plus te rendre coupable. Si cela t'arrivoit une seule fois, je ne pourrois m'empêcher d'en avertir ta maman, et de l'engager même à te punir avec la plus grande rigueur; car je ne voudrois, pour rien au monde, avoir une voleuse dans ma famille. Pour toi, Maximin, tu n'as plus rien à craindre maintenant de Minette, et tu peux jouer avec elle en toute sûreté.

MAXIMIN.

Allons, maman; je le veux bien sur votre parole. Je ne me défie plus de ma cousine, si elle a autant de peur de vous déplaire, que j'en aurois à sa place.

LE TRAVAIL.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

ADRIEN.

Regardez, mon papa, je vous prie: voilà un bien joli petit enfant que cette femme a dans ses bras. Il ressemble à mon petit frère Alexandre.

M. DE VERTEUIL.

Il est fort joli, vraiment. Vois aussi cette petite fille qui est assise auprès de sa mère. Elle a les plus jolies couleurs du monde.

ADRIEN.

Oui, mon papa, comme Pauline.

M. DE VERTEUIL.

En voilà un autre dans un coin. C'est l'aîné, sans doute. Il travaille avec tant d'ardeur, qu'il ne se détourne pas seulement pour nous regarder.

ADRIEN.

C'est une bonne leçon qu'il me donne.

M. DE VERTEUIL.

Cette femme devroit être bien contente d'avoir de si beaux enfans, et cependant elle a l'air triste.

ADRIEN.

Mon papa, je crois qu'elle pleure.

M. DE VERTEUIL.

Elle pleure, en effet. Il faut lui demander ce qu'elle a.

ADRIEN.

Oui, oui; nous saurons peut-être la tirer de peine.

M. DE VERTEUIL, *en s'avançant vers la pauvre femme.*

Bonjour, ma bonne femme. Vous avez là de bien jolis enfans.

LA PAUVRE FEMME, *en poussant un soupir, et en pressant son fils contre son sein.*

O monsieur! je les aime bien aussi. (*Elle essuie ses larmes qui recommencent à couler.*)

M. DE VERTEUIL.

D'où vient donc que vous êtes si triste?

LA PAUVRE FEMME.

Hélas! monsieur, ces pauvres enfans ont crié tout aujourd'hui pour avoir du pain; et je n'en ai pas un morceau à leur donner. Mon mari est malade depuis trois mois. J'ai dépensé pour lui tout ce que j'avois. Il m'a fallu vendre tous mes meubles l'un après l'autre. Mon mari ne peut pas bouger de son lit, et je suis avec ces deux enfans sur les bras. Celui-ci, qui travaille à filer au rouet, est un brave garçon. Il fait de son mieux pour nous gagner quelque chose. Mais que peut-on faire à son âge! Il est trop petit; il n'a encore que six ans. (*Le petit garçon essuie ses yeux du revers de sa main, et se remet au travail avec une nouvelle ardeur.*) La saison rigoureuse est prête à venir au milieu de ces embarras. Oh! combien j'aurai à souffrir tout le long de l'hiver avec mon mari et mes enfans! (*Elle laisse tomber sa tête sur son fils*

qu'elle presse contre son sein, et commence à sanglotter.)

ADRIEN.

O mon papa! la pauvre femme, que je la plains! Maman m'a donné vingt-quatre sous pour les employer comme je voudrois. Me permettez-vous de les donner à cette malheureuse famille?

M. DE VERTEUIL.

Très-volontiers, mon ami.

ADRIEN, *sautant de joie.*

O mon papa, que je vous remercie! (*Il fouille précipitamment dans sa poche.*) Tenez, ma bonne amie, prenez ces vingt-quatre sous. Achetez-en du pain, et donnez à vos enfans de quoi manger.

LE PETIT GARÇON, *quittant son rouet, et courant baiser la main d'Adrien.*

Oh! grand-merci, mon cher petit monsieur, nous avions tant de faim! Mon père et ma mère sont si à plaindre! (*Il retourne aussitôt à son ouvrage.*)

ADRIEN, *les larmes aux yeux.*

Ah, mon papa ! je n'ai rien de plus. Mais vous, n'auriez-vous pas quelque chose pour ce pauvre enfant ?

M. DE VERTEUIL.

Tu m'as donné un trop bon exemple, mon fils, pour que je ne m'empresse pas de le suivre. (*Au petit garçon.*) Viens, mon cher ami ; tu es un brave enfant, de travailler avec tant d'ardeur pour soulager ton père et ta mère. Sois toujours aussi laborieux, et tu ne manqueras pas de trouver d'honnêtes gens qui te donneront des secours. On aime les enfans diligens : mais, pour les enfans paresseux, on n'en prend aucune pitié. Tiens, voilà un écu. Donne-le à ta mère, qui vous en achetera du pain. Toutes les semaines nous viendrons vous voir.

LA PAUVRE FEMME.

Je vous remercie mille et mille fois, mon digne monsieur. Je suis maintenant en état de donner à mon mari quelque chose qui le fortifie.

M. DE VERTEUIL.

Mais, dites-moi, ma bonne amie, avez-vous un bon médecin pour le malade ?

LA PAUVRE FEMME.

Oui, monsieur, graces au ciel; j'ai à présent un très-bon médecin. Il demeure là vis-à-vis. C'est un bien digne homme. Depuis trois semaines, il vient tous les jours voir mon mari. Je peux dire qu'il en prend soin comme si c'étoit un grand seigneur. Il ne peut rien faire de plus.

M. DE VERTEUIL.

Je suis charmé de ce que vous me dites. Un médecin charitable est l'homme le plus utite pour les pauvres. Il peut faire beaucoup de bien autour de lui, sans qu'il lui en coûte. Mais, les remèdes, comment les avez-vous ?

LA PAUVRE FEMME.

Ce brave homme nous les donne aussi pour rien.

M. DE VERTEUIL.

Vous m'inspirez une grande estime pour ses vertus.

LA PAUVRE FEMME.

C'est bien dommage qu'il n'ait pas vu mon mari dans le commencement de sa maladie, il l'auroit déjà guéri. Mais il n'y a qu'un mois qu'il est venu loger dans notre voisinage, et ce n'est que par hasard que je l'ai connu.

M. DE VERTEUIL.

Vous n'avez qu'à bien exécuter ce qu'il vous ordonnera. Dans la saison où nous sommes, la santé est quelquefois longtemps à revenir. Il faut avoir du courage et de la patience.

LA PAUVRE FEMME.

Ah! monsieur, j'espère que je n'en manquerai pas. Depuis que je me connois, je suis accoutumée à attendre et à souffrir.

M. DE VERTEUIL.

Je suis enchanté de vous voir si bien résignée. Je vous souhaite de tout mon

cœur un état plus heureux. Nous reviendrons bientôt vous faire notre visite.

LA PAUVRE FEMME.

Vous me trouverez toujours bien reconnoissante de votre bonté. (*A la petite fille qui est assise auprès d'elle.*) Lève-toi, Jeannette ; va baiser la main à ces bons messieurs.

ADRIEN, *embrassant Jeannette.*

Adieu, ma petite amie ; adieu, mes enfans ; adieu, ma bonne femme. (*Il sort avec son père.*)

M. DE VERTEUIL.

Adrien, que dis-tu de ces pauvres malheureux ?

ADRIEN.

Je suis bien aise que vous leur ayez aussi donné quelque chose pour les consoler.

M. DE VERTEUIL.

Quand les pauvres veulent travailler, et qu'ils ne le peuvent pas, soit par maladie, soit faute d'ouvrage, il est de notre devoir de les secourir autant que nous le

pouvons. Mais, lorsqu'ils sont paresseux, c'est leur faute s'ils souffrent. Ils ne méritent aucune pitié; il faut les laisser pâtir, jusqu'à ce que la misère leur ait donné une bonne leçon. Autrement ils n'en deviennent que plus fainéans, et ils finissent par devenir des scélérats. Mais ce petit garçon qui travailloit au rouet, c'est un brave enfant. As-tu remarqué comme il paroissoit propre sur ses habits?

ADRIEN.

Oui, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Les enfans doux et diligens ont ordinairement de la propreté. Mais les enfans opiniâtres et paresseux sont toujours en désordre. Tu vois combien celui-ci m'a intéressé. Sois donc, à son exemple, patient, laborieux et appliqué, tu verras tout le monde s'intéresser en ta faveur.

ADRIEN.

Mais, mon papa, est-ce qu'il me faut apprendre à filer au rouet comme ce petit garçon?

M. DE VERTEUIL.

Tous les hommes ne sont pas destinés aux mêmes travaux; je t'en expliquerai un jour la raison, lorsque tu seras en état de la comprendre. Il suffit à présent que tu t'occupes avec ardeur de ce que je crois nécessaire pour ton instruction; elle fera un jour le bonheur de ta vie. En attendant, tu auras le plaisir de m'entendre dire de toi, comme la pauvre femme disoit tout-à-l'heure de son fils : C'est un brave enfant, il fait tout ce qu'il peut pour remplir ses devoirs, et alors ne seras-tu pas bien joyeux ?

ADRIEN.

Oui, mon papa, puisque vous devez m'en aimer davantage.

LE DANGER
DE CRIER POUR RIEN.

Mme DE VERTEUIL, PAULINE, (sa fille.)

Mme DE VERTEUIL.

QU'EST-CE donc, Pauline ? Pourquoi pleurer si fort ?

PAULINE, *en sanglottant.*

O maman ! j'ai voulu prendre un verre d'eau sur la table, je me suis heurté le bras contre cette table, et il m'est tombé de l'eau froide sur le cou.

Mme DE VERTEUIL, *d'un ton ironique.*

Est-il bien possible ?

PAULINE.

Oui, maman, je vous assure.

Mme DE VERTEUIL.

Voilà un terrible malheur. En vérité, cela vaut bien la peine de tant crier. N'as-tu pas honte d'être encore si enfant ? Sais-tu d'ailleurs que tu peux te faire infiniment de tort en criant ainsi ?

PAULINE.

Eh! quel tort puis-je donc me faire, maman ?

Mme DE VERTEUIL.

Je vais te le dire. Lorsqu'un enfant pousse des cris, il est tout naturel de croire qu'il s'est fait beaucoup de mal, ou qu'il est dans quelque danger ; alors on s'empresse de courir à son secours. Mais si tu prends l'habitude de crier sans sujet, et que l'on vienne à s'appercevoir que le plus souvent on prend une peine inutile à courir auprès de toi pour te secourir, on se dira à la fin : Nous aurions de l'occupation toute la journée, si nous avions la bonté de courir toutes les fois que Pauline prend

la fantaisie de crier. C'est pourquoi l'on ne viendra jamais à tes cris, parce que l'on pensera toujours que c'est pour une bagatelle que tu fais un pareil vacarme, et alors il faudra que tu restes sans secours.

PAULINE.

Mais, maman, si j'en avois réellement besoin?

Mme DE VERTEUIL.

Et comment veux-tu qu'on le devine? Dix fois par jour, c'est pour rien que tu cries; comment veux-tu que la onzième fois on puisse justement savoir que c'est alors tout de bon, et que tu as vraiment besoin d'être secourue? Tu dois, par conséquent, bien compter que l'on ne fera plus la moindre attention à tes cris, aussi long-temps que tu garderas la mauvaise habitude de crier pour une bagatelle. Il en est tout autrement de ton frère. On sait fort bien qu'il ne crie jamais que lorsqu'il faut qu'on aille absolument auprès de lui. Et de cette ma-

nière, lorsqu'il crie, c'est une marque qu'il a véritablement besoin de secours. Mais pour toi, ma fille, on ne doit point s'embarrasser de tes cris. On ne sait jamais ce que cela signifie, si c'est pour une bagatelle, ou pour quelque chose d'essentiel.

PAULINE.

Il est vrai, maman; vous m'en faites bien sentir la raison.

Mme DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te raconte ce qui est arrivé une fois à un petit garçon qui crioit toujours pour rien, et qui faisoit même encore pis que tu ne fais?

PAULINE.

Oh! voyons, je vous prie, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Ce petit étourdi se faisoit un vilain plaisir de donner aux autres des inquiétudes par ses plaintes. A la moindre aventure, il se mettoit à pousser des cris perçans, comme s'il lui étoit arrivé du mal;

et puis, lorsqu'on arrivoit près de lui, on voyoit que c'étoit pour une bagatelle à-peu-près comme ton verre d'eau. Il crioit même souvent sans aucun sujet, seulement pour donner des alarmes aux domestiques, les faire accourir à ses côtés, et se moquer d'eux. Tantôt il couroit précipitamment sur l'escalier, et faisoit tout-à-coup avec les pieds un grand bruit, comme s'il fût tombé, et qu'il eût roulé du haut en bas, tandis qu'il n'avoit fait que se coucher doucement à terre. Tantôt il frappoit un grand coup sur la table, après s'être barbouillé le visage de jus de cerises, pour avoir l'air de s'être fait un grand trou à la tête et d'être tout en sang. Dans le commencement, on ne manquoit pas d'accourir aussitôt à ses cris. Mais, lorsqu'on y eût été trompé un certain nombre de fois, on le laissoit frapper des pieds, se rouler, pousser des cris autant qu'il le vouloit, sans se déranger pour cela. Enfin un jour il arriva qu'il se mit en tête de grimper sur une échelle; l'échelon sur lequel il mettoit le pied se

rompit, en sorte qu'il tomba du haut en bas, et se disloqua entièrement une jambe. Alors, comme tu le comprends bien, il se mit à crier de toutes ses forces, mais on n'y fit pas plus d'attention qu'à l'ordinaire, parce que l'on ne savoit pas que cette fois-ci c'étoit sérieusement. Il fut donc obligé de rester à terre, parce que sa jambe étant démise il ne pouvoit pas se lever, et il souffrit des douleurs très-aiguës. Enfin, par hasard, il vint auprès de lui un domestique. Celui-ci vit tout de suite à sa mine que ce n'étoit pas pour rien qu'il crioit cette fois. Il le prit aussitôt dans ses bras, le porta sur son lit, et alla lui chercher un chirurgien. Mais comme il étoit resté long-temps sans secours, sa jambe s'étoit considérablement enflée; et il souffrit infiniment plus qu'il n'auroit souffert, si l'on étoit allé tout de suite à son secours. Il ne fut même plus possible de redresser sa jambe, en sorte qu'il resta estropié toute sa vie. Par ce malheur, il se déshabitua de sa mauvaise cou-

tume;

tume, mais un peu trop tard, comme tu le vois.

PAULINE.

C'étoit payer un peu cher sa faute.

Mme DE VERTEUIL.

Fais-y donc bien attention, Pauline, et profite de l'exemple de ce petit malheureux, avant qu'il t'en arrive autant qu'à lui. Je sais bien que tu ne cries pas pour nous inquiéter ou nous faire peur; mais ton enfantillage auroit d'aussi mauvaises suites que sa tromperie. On ne peut pas plus savoir de toi que de lui, si tu cries pour une bagatelle, ou si c'est vraiment parce que tu as besoin de secours; et par conséquent on te laisseroit, ainsi que lui, sans assistance. Comme on auroit été trompé plus d'une fois à tes cris, on y feroit aussi peu d'attention qu'au discours d'un enfant qui se seroit accoutumé à mentir, et de la parole duquel on ne fait aucun cas, même lorsqu'il dit la vérité, parce que l'on ne peut plus savoir s'il la dit en effet. Apprends

donc à souffrir patiemment, et sans crier, de petits accidens, pour que tu puisses toujours avoir du secours, lorsque tu en auras véritablement besoin.

PAULINE.

Oui, maman, je vous remercie de votre histoire; me voilà toute corrigée, et je ne crierai plus que dans les grandes occasions.

LA CONSCIENCE.

Mme DE VERTEUIL, PAULINE, sa fille.

Mme DE VERTEUIL.

PAULINE, lorsqu'en jouant avec ton frère, qui est plus petit et plus foible que toi, il t'arrive de lui prendre quelque chose de force, ou de le battre, en un mot de lui causer du chagrin, ne sens-tu pas en toi-même que c'est fort mal fait, et n'as-tu pas bientôt du regret de t'être comportée de cette indigne manière ?

PAULINE.

Oui, maman, je l'avoue; je ne suis plus aussi joyeuse qu'auparavant, et je veux du mal d'avoir été si méchante.

Mme DE VERTEUIL.

Et si, dans un mouvement de dépit

contre lui, tu entrois dans sa chambre quand il n'y seroit pas, et que, pour lui faire de la peine, tu jettasses dans le feu les joujoux dont il s'amuse, ne sentirois-tu pas bientôt une inquiétude secrète, comme si tu avois peur de quelqu'un, quand même tu aurois été seul lorsque tu aurois fait ton coup, et que, par conséquent, tu n'eusses aucune punition à craindre?

PAULINE.

Ah! maman, vous avez raison.

Mme DE VERTEUIL.

Il sembleroit, à la vivacité de ta réponse, que tu aurois fait quelque chose de ce genre.

PAULINE.

Eh bien! maman, vous devinez encore. Je vais vous conter ma malice. Hier au soir, Henriette ne voulut pas me prêter le mouchoir de sa poupée pour habiller la mienne. J'étois dans une grande colère, et cependant je ne dis mot. Mais, lorsque ma sœur fut sortie

de la chambre, j'allai prendre le mouchoir, et je le jetai dans la rue, en disant: Voilà, mademoiselle, ce que vous y gagnez. Vous n'avez pas voulu que j'eusse votre mouchoir, vous ne l'aurez pas non plus; et votre poupée s'en passera comme la mienne.

Mme DE VERTEUIL.

Je ne veux point te gronder, Pauline, puisque tu m'as fait librement l'aveu de ta faute, et que tu me parois en avoir un vif repentir.

PAULINE.

Oh! oui, maman; je ne saurois vous dire combien j'en suis fâchée à présent. Mais ce n'est pas tout: je veux m'en punir, et je donnerai à ma sœur le plus beau mouchoir de ma poupée.

Mme DE VERTEUIL.

Ce sera très-bien fait, et le plus tôt sera le mieux. Je suis fort aise que tu aies pensé cela de toi-même. Lorsqu'on a fait tort à quelqu'un, il faut toujours le réparer aussi promptement qu'il est pos-

sible. Mais revenons. Tu as déjà éprouvé que l'on ressent du chagrin toutes les fois que l'on a fait mal, même lorsque personne n'en a été témoin, et qu'ainsi l'on n'a aucun sujet de craindre d'en être puni. Personne ne pouvoit savoir que tu eusses jeté dans la rue le mouchoir de ta sœur, et cependant tu as été fâchée de l'avoir fait.

PAULINE.

Ah! si je l'ai été, maman!

Mme DE VERTEUIL.

Mais, au contraire, lorsque de ton propre mouvement tu fais pour ta sœur quelque chose qui lui cause beaucoup de plaisir; lorsqu'en voyant ton petit frère courir quelque danger, tu cesses aussitôt de jouer pour voler à son secours; quand tu rencontres dans la rue un pauvre vieillard qui meurt de faim, et que tu lui donnes la moitié de ton déjeûner, ne sens-tu pas en toi-même que tu as bien fait, et n'es-tu pas joyeuse d'avoir agi de cette manière?

PAULINE.

Oui, certes, maman, c'est un grand plaisir.

Mme DE VERTEUIL.

Et ne goûtes-tu pas ce plaisir, quoiqu'il n'y ait personne pour te dire que tu t'es bien comportée?

PAULINE.

Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Tu sentois donc en toi-même qu'il étoit bien d'agir ainsi, et que c'étoit ton devoir. En sorte, par exemple, que si tu avois mieux aimé continuer de te divertir que de courir au secours de ton frère, j'aurois eu raison de te gronder et de te dire : Comment, Pauline, vous pouviez empêcher votre frère de se blesser, et vous ne l'avez pas fait! C'est bien mal à vous.

PAULINE.

Oui, maman; je sens en moi quelque chose qui me dit que je mériterois vos reproches.

Mme DE VERTEUIL.

Eh bien! ma chère Pauline, ce sentiment de chagrin et de repentir sur le mal que nous avons fait; ce sentiment de satisfaction et de joie sur le bien que nous faisons, la persuasion où nous sommes qu'il est de notre devoir de nous abstenir de l'un et de pratiquer l'autre, c'est ce qu'on appelle conscience. Et ces sentimens, cette conscience, Dieu nous les a donnés à tous dans notre cœur, afin que, dans chaque occasion, nous puissions savoir ce que nous devons faire et ce qu'il nous faut éviter.

PAULINE.

Ah! maman, si vous vouliez me servir de conscience, je serois bien plus sûre, après vous avoir demandé votre avis, du parti que j'aurois à prendre.

Mme DE VERTEUIL.

Je me ferai toujours un devoir de t'aider de mes conseils; mais je ne suis pas avec toi à tous les momens du jour. D'ailleurs, il faut que tu apprennes de

bonne heure à consulter tes propres sentimens pour régler ta conduite.

PAULINE.

Oh! je vous promets bien de ne rien faire d'essentiel sans les écouter.

Mme DE VERTEUIL.

Oui, ma chère fille; lorsque tu voudras faire quelque chose, et que tu sentiras en toi-même que cela seroit mal et que tu en aurois du regret, ne le fais jamais, quelque envie que tu en aies dans le moment. Pour satisfaire un instant ta fantaisie, tu aurois sur le cœur de la tristesse pendant plusieurs heures, pendant plusieurs jours, et même, si la chose étoit grave, pendant des années entières. Tu l'as déjà éprouvé au sujet du mouchoir de la poupée d'Henriette. Au moment où tu l'as jeté dans la rue, tu as goûté peut-être quelque plaisir à contenter ton dépit; mais combien de fois ensuite n'as-tu pas senti de la honte en te rappelant cette vilaine action?

PAULINE.

Cela m'a empêché de dormir toute la nuit.

Mme DE VERTEUIL.

Ainsi les sentimens de confusion et de tristesse que tu as eus à cette occasion, sont bien plus nombreux que ceux que tu as goûtés à remplir ta vengeance ?

PAULINE.

O maman ! il n'y a pas de comparaison.

Mme DE VERTEUIL.

Je vais te citer un autre exemple. Supposons qu'un petit garçon eût une forte envie de jouer avec un cheval de bois, et que n'en ayant pas un à lui, et ne voyant pas d'autre manière de s'en procurer, il allât dérober celui de l'un de ses camarades, alors il auroit bien un cheval avec lequel il pourroit jouer, et cependant en seroit-il plus heureux pour cela ?

PAULINE.

Mais, maman, au moins seroit-il bien joyeux d'avoir un joli cheval.

Mme DE VERTEUIL.

Oui, au premier instant peut-être. Mais voyons ensuite ce qui en arriveroit : si la chose venoit à être découverte, tu sens à merveille qu'il n'auroit pas long-temps à jouir de son cheval, et qu'il paieroit cher la jouissance qu'il en auroit eue.

PAULINE.

Il est bien vrai, maman; mais si personne n'en savoit rien?

Mme DE VERTEUIL.

Il le sauroit toujours, lui; et il ne pourroit se le pardonner à lui-même. Il ne prendroit jamais ce cheval pour jouer, qu'il ne lui vînt aussitôt dans la pensée : C'est un vol que j'ai fait. Si mes camarades venoient à l'apprendre, ils me regarderoient avec mépris, et ils ne voudroient plus me souffrir dans leur compagnie, parce que je suis un voleur; et, quoique personne n'en soit instruit, je n'en suis pas moins méprisable à mes propres yeux. Au milieu de ces tristes pensées, crois-tu

qu'un petit garçon puisse avoir bien du plaisir à jouer avec un cheval de bois?

PAULINE.

Non, je ne le crois pas, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Et puis, dans quels tourmens continuels ne seroit-il pas obligé de vivre, par la crainte d'être découvert, et de voir punir son indignité! Il n'oseroit jouer avec son cheval que lorsqu'il seroit seul; et, au moindre bruit qui se feroit entendre, il iroit le cacher dans un coin, et se cacher lui-même. Pèse bien tout cela, et dis-moi ensuite si, dans le fait, ce cheval ne lui donneroit pas encore plus de peine que de plaisir?

PAULINE.

Oh! il n'y a pas de doute, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Tu vois, par tout ce que nous venons de dire, ma chère Pauline, que Dieu qui nous aime comme ses enfans, et qui sait que nous ne pouvons être heureux qu'en

faisant

faisant le bien, a mis dans nos cœurs un sentiment que nous ne pouvons étouffer, et qui nous détourne de faire le mal pour nous empêcher d'être malheureux. Il a même fait davantage. Il a voulu que ce qui se passe alors au-dedans de nous-mêmes se découvrît aux regards des autres pour servir encore à nous retenir.

PAULINE.

Et comment cela se découvre-t-il, maman?

Mme DE VERTEUIL.

Tu peux en voir un exemple dans les enfans qui disent un mensonge. Sans que personne puisse savoir encore si leurs discours sont des faussetés, ils ne peuvent s'empêcher de balbutier et de rougir, par ce sentiment de honte qui s'élève en notre cœur quand nous faisons une chose condamnable. N'as-tu pas vu la petite Agathe, lorsqu'elle ment?

PAULINE.

Oui bien, maman. Hier encore, elle rapportoit de son frère quelque chose qui

n'étoit pas vrai. A mesure qu'elle s'enfiloit dans son mensonge, sa langue s'embarrassoit, et ses joues devenoient rouges comme du feu. Alors sa tante lui dit : Fi donc, Agathe! comment avez-vous pu dire cela? N'avez-vous pas de honte d'être si menteuse? Il fallut avouer que ce qu'elle disoit de son frère n'étoit pas véritable; et cela fut très-heureux pour le pauvre innocent, car il auroit été rudement tancé, si l'on avoit pensé qu'Agathe eût dit vrai sur son compte.

Mme DE VERTEUIL.

Voilà qui te prouve combien il est utile que Dieu nous ait donné ce sentiment intérieur qui se manifeste au-dehors, non seulement pour nous détourner de faire le mal, par la crainte d'être découverts, mais encore, si nous le faisons, pour empêcher, en le découvrant, que les autres n'en souffrent du dommage.

PAULINE.

Oh! je sens cela, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Lorsque tu seras plus grande, et que tu connoîtras davantage les hommes, tu verras qu'après avoir commis quelque mauvaise action, ils sont toujours inquiets, sombres et agités, quand il n'y auroit personne au monde qui pût les punir. Ils savent qu'ils ont mérité leur châtiment, et que s'ils ne le reçoivent pas de la main des hommes, ils le recevront tôt ou tard de la main de Dieu. Le ciel, comme je te le disois, a voulu que nous fussions heureux sur la terre, et il a attaché notre bonheur à la pratique du bien. Ton père et moi, nous sommes toujours attentifs à te détourner par nos instructions de ce qui pourroit te rendre moins heureuse; de même, Dieu, notre père à tous, veille sans cesse à nous détourner par notre conscience de ce qui pourroit faire notre malheur. S'il est de ton devoir d'entendre nos conseils et d'en profiter, ne sommes-nous pas encore plus fortement obligés d'écouter et de suivre les conseils de Dieu? et ne serions-nous pas

doublement punissables en nous rendant criminels ? Il n'y auroit rien alors pour nous servir d'excuse. Nous ne pourrions pas dire : Je ne savois pas que je faisois mal, car nous le savions, et nous n'avons pas laissé de le faire malgré cela. Cette conduite n'est-elle pas infiniment coupable ?

PAULINE.

J'en conviens, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Souviens-toi donc toujours, ma chère fille, que la voix de ta conscience est celle de Dieu même, qui crie en toi pour te prévenir de ce que tu dois faire et de ce que tu dois éviter. Lorsque tu désobéis à cette voix, c'est à Dieu même que tu désobéis. Et ne seroit-ce pas une ingratitude bien affreuse de ta part envers celui qui t'a fait tant de bien, qui continue de t'en faire encore tous les jous, et qui ne te demande d'autre prix de ses bienfaits, que de les employer à ton bonheur et à celui de tes semblables, pour trouver

tous les jours de nouvelles raisons de l'aimer ?

PAULINE.

O maman ! je ne veux pas être une ingrate.

Mme DE VERTEUIL.

Je ne crains pas non plus que tu le deviennes, après l'impression qu'a dû te faire cet entretien. Je n'ai cherché jusqu'à présent qu'à t'amener à l'amour du bien par des sentimens de douceur, il ne me reste plus qu'à t'inspirer encore l'horreur du mal par une histoire qui te le fera détester.

PAULINE.

Oh ! voyons, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Ecoute. Un jouailler, d'une grande richesse, fut obligé, par les affaires de son commerce, d'entreprendre un voyage. Il partit, accompagné d'un seul domestique, emportant avec lui dans sa valise pour une somme considérable de ses bijoux les plus précieux. La valeur de ce

trésor tenta son domestique infidèle. Comme il aidoit son maître à descendre de cheval dans un endroit écarté, il prit un pistoslet qu'il portoit à sa ceinture, lui cassa la tête; et, lui ayant attaché une grosse pierre au cou, il le jeta dans une rivière, qui couloit près du chemin. Il chassa aussitôt son cheval dans la forêt, monta sur celui de son maître qui portoit les bijoux; et, après avoir traversé la mer, il se retira dans une petite ville d'Angleterre, où il avoit sujet de croire qu'il ne seroit jamais reconnu. Dans la crainte d'attirer sur lui les regards, il commença par un établissement très-médiocre, qu'il eut l'adresse de n'augmenter que par degrés. De cette manière, personne ne fut surpris de lui voir prendre au bout de quelques années un état brillant, dont il paroissoit redevable à un travail opiniâtre, à son économie et à son habileté. Cette conduite extérieure lui acquit une si grande considération, qu'on ne balança pas à lui donner en mariage l'une des plus riches demoiselles

de la ville; et, comme il se montroit toujours affable et généreux, il fut élevé, d'un suffrage unanime, à la première place de la magistrature. Il se comporta long-temps d'une manière très-distinguée dans son nouvel état, jusqu'à ce qu'un jour, comme il étoit assis dans son tribunal avec les autres juges qu'il présidoit, on amena devant lui un homme accusé d'avoir tué son maître pour le voler. On fit entendre les témoins; et, sur leurs dépositions, les jurés déclarèrent que cet homme étoit coupable. L'assemblée attendoit en silence que le juge prononçât la sentence de mort. Tous les regards étoient fixés sur lui. Soudain on le voit changer de couleur, lever les bras au ciel, et passer tour-à-tour d'un profond abattement à des agitations extraordinaires. Il s'élance enfin de son siége, à la grande surprise de tous les assistans, court se placer à côté de l'accusé; et, s'adressant aux juges : Vous voyez, messieurs, leur dit-il, un merveilleux exemple de la juste vengeance du ciel. Après un silence de

treize années, sa voix vous dénonce un homme aussi coupable que ce malheureux qui vient d'être convaincu de son crime. Alors il commença le récit du meurtre qu'il avoit commis, en insistant sur la noirceur de son ingratitude envers son maître qui l'avoit tiré de la poussière, et qui lui avoit toujours témoigné la plus grande confiance. Il raconta de quelle manière il s'étoit dérobé à la justice des hommes, et comment il avoit usurpé si long-temps par son hypocrisie l'estime et l'affection de toute la contrée. Mais, ajouta-t-il, ce malheureux n'a pas plutôt paru devant ce tribunal, que les circonstances du crime dont il étoit coupable m'ont représenté le mien dans toute son horreur. La main d'un Dieu vengeur m'a frappé. Ma scélératesse s'est retracée à mes yeux sous un aspect si terrible, que je n'ai pu prononcer la sentence contre un homme moins coupable que moi, avant de m'être accusé moi-même. Je ne puis me délivrer des tourmens de ma conscience, qu'en vous suppliant de me punir comme

lui. Je déclare ici devant le Juge suprême des juges de la terre, que je suis digne du dernier supplice; et je ne demande d'autre grace qu'une prompte mort.

En achevant ces mots, il tomba aux pieds des juges sans couleur et sans voix. Sa raison venoit de l'abandonner. Une frénésie violente s'emparoit de ses esprits. On fut obligé de le renfermer dans une maison de force, et de le charger de chaînes, pour l'empêcher de se détruire dans les accès continuels de sa rage. Il vécut encore plusieurs années, bourrelé des remords qui avoient déchiré sa tête et son cœur; leçon terrible que la Providence nous donne, à dessein de nous apprendre qu'il n'est pas de juge plus inexorable que notre conscience pour punir nos forfaits.

LES ŒUFS.

M. DE VERTEUIL, HENRIETTE, PAULINE, ses filles.

M. DE VERTEUIL.

Regarde, Henriette, ce qu'il y a là sous cette grande cage.

HENRIETTE.

C'est une poule, mon papa. Oh! les jolies petites bêtes qu'elle a auprès d'elle!

M. DE VERTEUIL.

Ce sont de petits poulets ou des poussins. Regarde comme ils ont l'air éveillé, et comme ils courent autour de la grosse poule. La grosse poule est la mère de tous ces poussins.

HENRIETTE.

Voilà une fort jolie famille.

M. DE VERTEUIL.

Et sais-tu comment elle a fait pour les avoir ?

HENRIETTE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Tu as bien vu les œufs que Nanette va chercher tous les jours au poulailler ?

HENRIETTE.

Oui, mon papa. Je suis allée quelquefois les lever avec elle.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien ! ces œufs, on les a mis sous cette grosse poule. Elle a été pendant trois semaines assise dessus pour les tenir chauds et les couver. Au bout de ce temps, les poussins ont brisé leur coquille et sont venus au jour.

HENRIETTE.

Quoi ! mon papa, est-ce qu'il y a des poussins dans tous les œufs,

M. DE VERTEUIL.

Oui, ma fille; dans chaque œuf il y a un poussin.

HENRIETTE.

O mon papa! faites-m'en avoir un, je vous prie.

M. DE VERTEUIL.

Je ne pourrai pas te le montrer. Mais attends, je vais demander un œuf, et l'ouvrir devant toi. (*Il se fait apporter un œuf, et l'ouvre.*) Regarde, Henriette, tu n'imagines pas qu'il y ait un poussin dans cet œuf.

HENRIETTE.

Non, j'en suis sûre, il n'y en a point.

M. DE VERTEUIL.

Oui-dà, Henriette, tu en es bien sûre? Eh bien! cependant il y a un poussin là-dedans.

HENRIETTE.

Eh! mon papa, comment le savez-vous?

M. DE VERTEUIL.

C'est que si nous avions mis cet œuf pendant trois semaines sous une poule, et qu'elle l'eût couvé pendant tout ce temps, tu en aurois vu sortir un poussin pareil à ceux que tu vois courir. Tous les œufs sont en dedans comme celui-ci, et cependant de tous il sortira un poussin, si l'on met ces œufs sous une poule.

HENRIETTE.

Comment les poussins viennent-ils donc dans l'œuf ? Je ne le comprends pas.

M. DE VERTEUIL.

Je ne le comprends pas moi-même, et personne ne peut le comprendre. Il en est tout justement comme du chêne qui sort d'un gland. Nous ne pouvons comprendre comment cela arrive, mais nous voyons que cela arrive tous les jours. Pour te le montrer encore mieux, tous les œufs que Nanette rapportera au-

jourd'hui du poulailler, je les mettrai sous une poule; et, au bout de trois semaines, tu verras sortir de chaque œuf un poussin.

HENRIETTE.

Je serai bien curieuse de le voir.

M. DE VERTEUIL.

Je te promets ce plaisir. Mais, Henriette, ce ne sont pas les poulets seulement qui sortent d'un œuf; les oies, les canards, les moineaux, les serins, tous les oiseaux, sortent aussi d'un œuf plus ou moins gros. Je te ferai voir les œufs de la linotte que nous avons à la maison dans une cage.

HENRIETTE.

Ils sont plus petits, sans doute.

M. DE VERTEUIL.

Oui, vraiment. Mais il y a d'autres œufs qui sont bien plus gros que ceux des poules. Les œufs d'un grand oiseau, que l'on nomme autruche, sont presque

aussi gros que ta tête; et, au contraire, les œufs d'un joli petit oiseau, que l'on nomme l'oiseau-mouche, ne sont à-peu-près que de la grosseur d'un pois.

HENRIETTE.

O mon papa! qu'ils doivent être jolis!

M. DE VERTEUIL.

Je te menerai l'un de ces jours au cabinet du roi, où je me ferai un plaisir de t'en montrer de pareils. Mais voici Pauline qui s'avance avec son déjeûner. Pauline, veux-tu que nous donnions à déjeûner à la poule et à ses petits.

PAULINE.

Oui, mon papa; tenez, voici mon pain.

M. DE VERTEUIL.

Donne-s-en toi-même à la grosse poule, tu verras ce qu'elle en fera.

PAULINE.

Oh! comme elle le saisit de son bec!

HENRIETTE.

Elle l'aura bientôt avalé. Mais non, mon papa, voyez, elle le laisse tomber.

M. DE VERTEUIL.

Elle le fait exprès. Elle ne veut pas le manger elle-même; elle le garde pour ses petits. Entends-tu comme elle les appelle ?

HENRIETTE.

Oh! les voici qui viennent tous à la fois.

PAULINE.

En voilà un qui emporte le morceau, et les autres qui courent après lui.

M. DE VERTEUIL.

Donne encore un morceau de pain à la poule. Elle fera la même chose. Sais-tu pourquoi, Pauline?

PAULINE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Elle aime tant ses petits, qu'elle leur

laisse manger tout ce qu'on lui donne. Elle ne prendra rien elle-même avant de les avoir vus rassasiés.

PAULINE.

Mais que fait-elle à présent avec ses pattes ?

M. DE VERTEUIL.

Elle fouille dans la terre pour voir si elle peut y trouver des vermisseaux que ses petits aiment à manger. Vois, elle vient d'en trouver un. Elle les appelle encore.

PAULINE.

Les voici, les voici qui reviennent.

M. DE VERTEUIL.

Ils mangent le vermisseau ; et la mère, qui est aussi friande qu'eux-mêmes de cette nourriture, ne veut pas en prendre sa part. Elle l'abandonne toute entière à ses petits.

PAULINE.

O la bonne maman !

M. DE VERTEUIL.

C'est ainsi qu'elle prend soin de les

nourrir tout le long du jour. Mais savez-vous encore, mes enfans, ce qu'elle fait pendant la nuit ?

HENRIETTE et PAULINE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

La nuit, elle va chercher quelque corbeille dans un coin du poulailler, et elle prend tous ses petits sous son corps et sous ses ailes pour les tenir chaudement. Voilà comme elle soigne sa jeune famille jusque dans le sommeil. N'est-ce pas une bonne mère pour ses enfans ?

HENRIETTE.

Oh! oui, mon papa.

PAULINE.

Je voudrois bien toucher un de ces petits poulets.

M. DE VERTEUIL.

Que fais-tu donc, Pauline, ne t'avise pas de passer ta main à travers les barreaux de la cage.

PAULINE.

Pourquoi donc, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

La poule croiroit que tu veux faire du mal à ses petits, et elle te becqueteroit jusqu'au sang.

PAULINE.

Mais, mon papa, je ne veux pas leur faire du mal. Je ne veux que les caresser.

M. DE VERTEUIL.

La poule ne sait pas distinguer tes bonnes intentions. Si tu m'en crois, retire ta main, ou il t'en arrivera du mal, je t'en avertis. (*Pauline retire sa main, et s'assied sur le gazon tout près de la cage.*)

PAULINE.

Voyez, mon papa, les poulets mangent aussi de l'herbe.

M. DE VERTEUIL.

Oui, Pauline; c'est pourquoi j'ai fait

mettre la cage, moitié sur le gazon et moitié sur la terre; de cette manière ils peuvent manger de l'herbe et chercher des vermisseaux. Puis, lorsqu'ils ont assez mangé, ils peuvent se reculer sur le gazon, et s'ébattre au soleil. Tiens, en voilà un qui se couche sur le dos et qui joue en agitant ses pattes en l'air.

PAULINE, *en poussant un cri et en pleurant.*

O mon papa! la poule qui vient de me mordre!

M. DE VERTEUIL.

Ne t'en avois-je pas avertie.

PAULINE.

Je n'avois pourtant pas ma main dans la cage; je n'y avois passé qu'un doigt, et la poule me l'a becqueté.

M. DE VERTEUIL.

Je t'avois avertie, ainsi tu n'as que ce que tu mérites. Allons, il ne faut pas

pleurer pour une petite douleur; songe plutôt à profiter de cette leçon; c'est apprendre à bon marché combien il importe aux enfans de suivre toujours les conseils de leurs parens.

LA TOILE, LE PAPIER.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

M. DE VERTEUIL.

ADRIEN, veux-tu que je te montre la plante avec laquelle on fait de la toile?

ADRIEN.

Comment donc, mon papa, est-ce que l'on fait de la toile avec une plante?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon fils, c'est avec cette plante que tu vois ici.

ADRIEN.

O mon papa! cela est singulier. La toile est blanche, et cette plante est verte; à moins qu'il n'en soit comme du bois, qui est toujours blanc dans l'intérieur. La toile est peut-être dans

l'intérieur de la plante, lorsqu'on en a ôté l'écorce.

M. DE VERTEUIL.

Non, mon fils; c'est précisément de cette écorce verte que l'on fait la toile. Mais tu comprends bien qu'on ne l'emploie pas dans l'état où tu la vois sur la plante. Il faut la travailler beaucoup avant de venir à bout d'en faire de la toile comme celle de ta chemise.

ADRIEN.

Ma chemise a donc été une plante, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Oui, mon ami; une plante pareille à celle qne tu vois, et que l'on nomme lin.

ADRIEN.

J'ai bien ouï dire plusieurs fois à maman que l'on faisoit de la toile de lin; mais je n'aurois jamais imaginé que la toile nous vînt d'une chose qui lui ressemble si peu.

M. DE VERTEUIL.

Tu as raison. Mais veux-tu que je te dise tous les travaux qu'il faut entreprendre sur cette plante pour en faire de la toile ?

ADRIEN.

Je vous en supplie, mon papa. Cela doit être bien curieux.

M. DE VERTEUIL.

On doit d'abord attendre que ces petites graines rondes que tu vois là suspendues soient mûres, parce qu'elles sont fort bonnes à recueillir, soit pour donner de la semence, soit pour servir encore à un autre usage.

ADRIEN.

Est-ce qu'on en fait aussi de la toile?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami, mais on en tire de l'huile ; et du marc qui reste de la graine lorsque l'huile en est sortie, on fait des gâteaux pour les vaches.

ADRIEN.

Rien ne s'en perd, à ce que je vois.

M. DE VERTEUIL.

Il est certain que c'est une des plantes les plus utiles. Pour la préparer à servir à faire de la toile, après l'avoir coupée au bas de la tige, on la met dans l'eau pour l'y laisser rouir. Lorsqu'elle y a été pendant quelque temps, on l'en retire pour la faire sécher. Enfin, quand elle est sèche, on la brise en frappant les tiges avec un instrument de bois.

ADRIEN.

Eh quoi! mon papa, ces plantes ne sont bonnes que lorsqu'elles sont pourries et mises en morceaux?

M. DE VERTEUIL.

On ne les laisse pas entièrement pourrir, et on ne les met pas non plus entièrement en morceaux. Il n'y a que les parties molles qui se pourrissent et qui tombent en pièces. Mais, dans l'écorce, il y a de grands fils minces aussi longs que la tige même, qui sont si forts et si souples, qu'ils ne se gâtent ni ne se rompent, quoiqu'ils aient croupi quelque

temps dans l'eau, et qu'on les ait ensuite fortement battus. Ces fils demeurent sains et entiers ; et ce sont eux seulement qui peuvent servir à faire de la toile. Tout le reste n'est bon à rien. Les tiges étant brisées par la première opération, on les prend par petits paquets, et on les bat encore avec des marteaux ou des bâtons, jusqu'à ce que toutes les parties molles soient tombées, et qu'il ne reste plus dans les mains que les longs fils seulement.

ADRIEN.

Et avec ces longs fils, peut-on faire tout de suite de la toile ?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami, ces fils sont encore trop grossiers. Pour les rendre plus fins, il faut employer un instrument que l'on appelle séran. Cet instrument est une petite planche hérissée de pointes de fer, que l'on assujettit sur un gros billot. On prend des poignées de ces fils grossiers dont nous parlions tout-à-l'heure;

et on les fait passer à travers les pointes du séran, à-peu-près comme on fait passer tes cheveux à travers les dents du peigne pour te peigner. Les pointes aiguës du séran divisent les fils grossiers en plusieurs fils plus menus, jusqu'à ce qu'ils deviennent aussi fins et plus fins encore que des cheveux. Puis, lorsqu'ils sont assez fins, on les file au rouet en un fil pareil à celui que ta mère emploie pour coudre; et c'est de ce fil que se fait la toile.

ADRIEN.

Et alors ce fil est-il blanc?

M. DE VERTEUIL.

Non, mon ami, il est gris encore. Mais, lorsque la toile est tissue, on l'envoie à la blanchisserie pour la bien laver et l'exposer en plein air sur le gazon. C'est ainsi qu'elle blanchit, de même que tes chemises sales deviennent blanches lorsqu'on les a lavées.

ADRIEN.

Il ne me reste plus qu'à savoir comment la toile se fait.

M. DE VERTEUIL.

Il faudroit le voir pour le bien comprendre. Je te menerai un jour chez un tisserand ; et, en le voyant travailler, tu sauras d'un coup-d'œil comment la toile se fait. Mais veux-tu que je te dise ce qu'on fait de la toile, lorsqu'elle est si vieille et si usée qu'on ne peut plus s'en servir ?

ADRIEN.

Vous me ferez plaisir, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien! mon ami, on en fait du papier tel que celui sur lequel j'écris.

ADRIEN.

Oh! voilà qui est singulier. Et comment s'y prend-on, je vous prie ?

M. DE VERTEUIL.

On ramasse tous les chiffons de vieux linge que l'on peut se procurer, et on les jette avec de l'eau dans de grandes cu-

ves sur lesquelles tombent et retombent sans cesse de gros marteaux de bois qui frappent ces chiffons, jusqu'à ce qu'ils soient réduits en une espèce de bouillie. On prend une couche bien mince de cette bouillie sur un chassis carré fait de fil de laiton, à la manière d'un tamis. On renverse ensuite ce chassis sur un drap de laine, et la couche de bouillie y paroît sous la forme d'une feuille de papier. On met par-dessus un second morceau de drap sur lequel on renverse encore, au moyen du chassis, une seconde couche de bouillie, puis on remet par-dessus un autre morceau de drap, puis une autre couche de bouillie, et ainsi de suite. Lorsque les morceaux de drap et les couches de bouillie forment un monceau d'une certaine hauteur, on les met dans le même état sous une presse qui fait sortir l'humidité superflue des couches de bouillie, et leur donne à chacune la consistance d'une feuille de papier. On les reprend ensuite feuille par feuille d'entre les morceaux de

drap, et on les laisse sécher. Enfin on répand sur elles une espèce de colle, on les remet encore sous la presse, puis on les retire pour les laisser sécher une seconde fois, et alors on a du papier sur lequel on peut écrire et imprimer. N'est-il pas étonnant que l'on puisse tirer tant de choses utiles de cette plante que tu vois? Et ne sommes-nous pas fort heureux d'en recueillir de la semence pour en faire croître de nouvelles l'année prochaine?

ADRIEN.

Oui certes, mon papa, cela est fort heureux; car autrement nous n'aurions ni linge ni papier.

M. DE VERTEUIL.

Il est encore une autre plante dont on peut faire à-peu-près le même usage que du lin. Veux-tu que je te la montre?

ADRIEN.

Oui, mon papa, je vous en prie.

M. DE VERTEUIL.

Tiens, en voici de cet autre côté du chemin. Voilà ce qu'on appelle du chan-

vre. Après avoir recueilli la graine, dont une partie se garde pour la semence et l'autre pour faire de l'huile, on fait rouir les tiges comme celles du lin. On les bat, on les sérance de la même manière, et l'on en retire un fil qui sert à faire de la toile plus grosse que celle du lin. La filasse de chanvre sert aussi à faire toute espèce de corde, depuis la ficelle jusqu'au cable. En sortant de chez le tisserand où tu auras vu faire de la toile, je te menerai dans une corderie où tu verras faire des cordes, et de là dans un moulin à papier. De cette manière, tu sauras par toi-même de quelle utilité nous sont deux plantes aussi précieuses que le lin et le chanvre; et combien nous devons employer de soin à les cultiver.

LES CHIENS.

M. DE VERTEUIL, ADRIEN, son fils.

ADRIEN.

Mon papa, pourquoi cet homme jette-t-il, avec son bâton, de la terre à ses moutons?

M. DE VERTEUIL.

Parce que ses moutons iroient courir dans ce champ de blé, et ne manqueroient pas de le brouter; c'est pourquoi le maître du troupeau paie cet homme pour garder les moutons dans la prairie. Cet homme, qu'on appelle berger, prend, avec une petite pelle de fer qui est attachée à son bâton, des cailloux ou des mottes de terre, et il sait les jeter assez juste pour atteindre le mouton qui s'écarte du troupeau, et l'empêcher d'entrer dans le champ de blé.

ADRIEN.

Il faut qu'il soit bien adroit. Mais, mon papa, voilà un chien qui mord les moutons.

M. DE VERTEUIL.

C'est le chien de ce berger, qui aide son maître à veiller sur le troupeau. Ce chien est si bien dressé, qu'il exécute tous les ordres que le berger lui donne. Si le berger lui commande de pousser en avant les moutons, il court derrière eux en aboyant, ou bien il leur mord doucement les pattes de derrière pour les faire avancer. Lorsque le berger lui commande de retenir les moutons, il court au-devant d'eux en aboyant, et les mord doucement par-devant, afin de les empêcher d'aller plus loin. Les moutons connoissent tellement ce chien, qu'ils se mettent à courir aussitôt qu'il approche; et de cette manière il peut les conduire où veut son maître. Cela n'est-il pas admirable?

ADRIEN.

Oui, vraiment, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Je me souviens d'en avoir vu un qui sembloit être encore plus intelligent. Dès que le berger l'appeloit, il accouroit aussitôt à toutes jambes, et se postoit en face pour l'envisager d'un œil attentif. Si le berger lui faisoit signe de faire avancer le troupeau, il alloit tout de suite le pousser en avant; puis il s'arrêtoit, relevoit la tête, et regardoit fixement dans les yeux du berger pour lui demander si c'étoit assez, ou s'il devoit conduire les moutons encore plus loin. Il savoit aussi distinguer les autres signes de son maître, soit pour arrêter le troupeau, soit pour le pousser ou à droite ou à gauche, tandis que le berger restoit couché à son aise sous l'ombrage.

ADRIEN.

C'étoit bien commode pour ce berger.

M. DE VERTEUIL.

Oui, vraiment. Les bergers doivent beaucoup à l'intelligence de leurs chiens; et, sans leurs fidèles secours, il seroit abso-

lument impossible de garder un grand troupeau. Tu vois que ce berger a au moins une centaine de moutons à conduire; et, avec l'aide de son chien, il les gouverne à son gré sans le moindre embarras. Mais vois-tu rôder dans la plaine un autre chien qui est blanc, avec de grandes taches brunes?

ADRIEN.

Oui, mon papa; quelle espèce de chien est-ce là?

M. DE VERTEUIL.

C'est ce qu'on appelle un chien d'arrêt. Te souviens-tu d'avoir goûté quelquefois d'une perdrix?

ADRIEN.

Oui, mon papa; c'est un fort bon manger.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien! lorsqu'on veut avoir une perdrix, on prend un fusil, et, suivi de l'un de ces chiens d'arrêt, on va dans les champs. On laisse courir ce chien autour de soi, pour chercher s'il n'y a

point quelque perdrix cachée dans les broussailles, ou sous le chaume. Aussitôt qu'il en apperçoit une, il s'arrête et la regarde fixement. A ce signal, le chasseur s'approche en armant son fusil. La perdrix prend son vol : paf, on la tire. Elle tombe. Le chien court la chercher, et l'apporte à son maître, qui revient au logis, et la donne à cuire pour le dîner.

ADRIEN.

Oh! voyez, mon papa, voilà quatre à cinq grands chiens l'un à côté de l'autre. Que vont-ils faire?

M. DE VERTEUIL.

Ce sont des chiens courans. Vois-tu qu'ils ont de plus longues pattes que les autres?

ADRIEN.

Il est vrai.

M. DE VERTEUIL.

Aussi courent-ils beaucoup plus vite. Regarde, en voilà un qui vient de faire

lever

lever un lièvre. Le vois-tu ? Vois avec quelle vîtesse tous les autres le suivent.

ADRIEN.

Oh ! oui, je le vois. Le lièvre leur fait des crochets, comme j'en fais à mes sœurs lorsqu'elles me poursuivent en jouant. Ah ! le pauvre malheureux ! ils l'auront bientôt attrapé.

M. DE VERTEUIL.

Je le crains. Il commence à être rendu de fatigue.

ADRIEN.

Oh ! oui, le voilà déjà investi de toutes parts.

M. DE VERTEUIL.

Il est pris. Vois maintenant comme le plus grand chien le saisit dans sa gueule, et comme il grogne contre les autres chiens en leur montrant les dents.

ADRIEN.

Et pourquoi donc fait-il cela, mon papa ?

M. DE VERTEUIL.

Parce que les autres chiens voudroient

tous avoir le lièvre, qu'ils se battroient entre eux pour l'avoir, et qu'en se le disputant ils le mettroient en pièces. Celui qui est le plus fort défend le lièvre contre ses camarades, afin de le porter sans dommage à son maître.

ADRIEN.

Effectivement, il vient de le poser à ses pieds, et voilà le chasseur qui le met dans sa gibecière.

M. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te dise, mon fils, à quoi servent encore les chiens ?

ADRIEN.

Très-volontiers, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'on met un chien à l'attache pendant la nuit dans la cour, ou qu'on l'y laisse rôder en liberté, on peut compter qu'il fera bonne garde : car, aussitôt qu'il voit entrer quelqu'un qui n'est pas de la maison, il se met à aboyer de toutes ses forces pour avertir de l'arrivée de cet étranger. De cette manière on

peut aller voir qui est cet homme-là, et si ce n'est pas un voleur. Si c'est une personne suspecte, et qu'elle ne veuille pas se retirer, on n'a qu'à mettre le chien à ses trousses; il aboie contre elle, et la poursuit en cherchant à la mordre. De même, lorsqu'un homme va se promener avec son chien, s'il se présentoit quelqu'un pour l'insulter, ou lui faire violence, le chien se jetteroit à l'instant sur lui, et défendroit son maître au péril même de sa vie. N'est-ce pas un compagnon bien fidèle?

ADRIEN.

Oh! oui, mon papa. C'est comme le petit épagneul de ma tante, qu'elle aime tant. Quand il est sur ses genoux, et que pour badiner on fait semblant de la battre, le petit animal se met en colère, il jappe et cherche à s'élancer pour la défendre. Je crois aussi qu'il mordroit de toute sa force, si ma tante ne le retenoit pas.

M. DE VERTEUIL.

Et n'as-tu pas observé, lorsque ta

tante a été quelque temps hors de la maison sans son chien, combien il se montre joyeux de son retour, comme il saute sur ses genoux, comme il lèche ses mains, comme il cherche à lui témoigner, par ses transports, à quel point il lui est attaché, et combien il sent de plaisir à la voir?

ADRIEN.

Oui, mon papa; et, quand il l'a bien caressée, il saute à terre, et se met à courir autour de la chambre en cabriolant; puis il revient encore devant ma tante, s'élance sur ses genoux, et lui fait mille nouvelles amitiés.

M. DE VERTEUIL.

Les grands chiens ne sont pas moins attachés à leurs maîtres; et, quand ils auroient passé des années sans les voir, ils les reconnoîtroient encore et les aimeroient comme auparavant.

ADRIEN.

Oui, mon papa, cela me fait souvenir du chien d'Ulysse, qui fut le premier à le reconnoître à son retour.

LE BEURRE.

Mme DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

PAULINE.

MAMAN, que fait là cette femme avec un bâton qu'elle remue dans un petit tonneau ?

Mme DE VERTEUIL.

Elle fait du beurre, Pauline.

PAULINE.

Quoi ! maman, de ce beurre dont je mange quelquefois sur du pain ?

Mme DE VERTEUIL.

Oui, ma fille.

PAULINE.

Et comment donc se fait le beurre, s'il vous plaît ?

N 3

Mme DE VERTEUIL.

Tu as bien vu quelquefois traire les vaches dans la prairie ?

PAULINE.

Oui, maman ; l'autre jour encore lorsque ma grand'maman nous fit prendre du lait chaud pour notre goûter.

Mme DE VERTEUIL.

Eh bien ! Pauline, c'est avec ce lait que l'on fait le beurre. On le met d'abord reposer au frais dans de grandes jattes. Puis lorsqu'il y est resté quelque temps, la partie la plus grasse du lait vient flotter au-dessus ; c'est ce qu'on appelle la crême. Tu as bien mangé de la crême avec des fraises ?

PAULINE.

Oui, maman, ma tante m'en fit goûter hier. Oh ! c'est bien bon.

Mme DE VERTEUIL.

C'est fort bon en effet. Mais sûrement ta tante ne t'en donna pas beaucoup, car ce n'est pas une nourriture saine pour les enfans.

PAULINE.

Elle ne m'en donna qu'une cuillerée. J'aurois bien voulu en avoir davantage.

Mme DE VERTEUIL.

Ta tante avoit raison de ne pas vouloir satisfaire ta friandise; tu en aurois été malade. Peut-être aurois-tu été obligée de jeûner tout aujourd'hui, de prendre une médecine, et de rester dans ton lit. Ainsi nous n'aurions pas pu venir nous promener. N'en aurois-tu pas été bien fâchée?

PAULINE.

Oui, certes.

Mme DE VERTEUIL.

Tu vois donc que ta tante a fort bien fait de te refuser. Mais je vais continuer de te dire comment se fait le beurre. Lorsque la crême s'est ramassée en flottant au-dessus du lait, on la tire avec une grande cuiller pour la mettre dans une autre jatte; de là, on la verse dans un petit tonneau pareil à celui que cette

femme a devant elle, et que l'on appelle une baratte.

PAULINE.

Ensuite, maman, je vous prie?

Mme DE VERTEUIL.

Lorsque l'on a versé la crême dans la baratte, on se met à la battre avec un bâton, au bout duquel il y a une petite planche ronde percée de trous. Puis quand la crême a été quelque temps battue, la partie la plus grasse commence à se séparer, et se rassemble en masse. Alors voilà le beurre fait. Veux-tu que nous allions voir celui qui est dans la baratte de cette femme?

PAULINE.

Je ne demande pas mieux, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Viens, ma fille. (*En s'avançant vers la fermière.*) Bonjour, ma bonne amie; voudriez-vous nous permettre de voir comment vous battez votre beurre?



Voyez ma chère enfant, il y à déja une partie de la crême qui est du beurre ....

Marillier del. Dupréel sculp.

LA FERMIÈRE.

Avec plaisir, madame. Approchez-vous, ma petite demoiselle, je vais vous le montrer.

Mme DE VERTEUIL.

Votre beurre est-il bien avancé?

LA FERMIÈRE.

Oui, madame, il commence à se faire. (*Elle ôte le couvercle de la baratte.*) Vous allez voir.

Mme DE VERTEUIL.

Regarde, Pauline; vois-tu cette masse blanchâtre? c'est le beurre. Attends, je vais te soulever, pour que tu puisses voir jusqu'au fond.

LA FERMIÈRE.

Voyez, ma chère enfant. Il y a déjà une partie de la crême qui est devenue du beurre. Tenez, en voici un morceau; goûtez.

PAULINE.

Il est vrai.

Mme DE VERTEUIL.

Regarde maintenant au bout du bâton

cette petite planche ronde avec des trous, dont je te parlois tout-à-l'heure.

PAULINE.

Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL.

C'est avec cet instrument que cette bonne fermière a battu sa crême.

LA FERMIÈRE.

Attendez : je vais battre un moment à découvert ; vous en verrez mieux ce qui se passe. (*Elle ôte le bâton du trou du couvercle, et se met à battre doucement.*)

Mme DE VERTEUIL.

Vois-tu, Pauline, comment, à force de battre la crême, le beurre se forme peu à peu ?

PAULINE.

Oui, maman, cela est singulier.

LA FERMIÈRE.

Vous avez assez bien vu, je crois, ma petite demoiselle. Je vais à présent remettre le couvercle, car autrement je

ne puis battre assez ferme. Et puis, vous le voyez, je ferois sauter la crême hors de la baratte.

Mme DE VERTEUIL.

Vous avez raison, ma bonne amie. Je vous remercie de nous avoir laissé voir avec tant de complaisance.

PAULINE.

Et moi aussi, je vous remercie de tout mon cœur. Je saurai à présent ce que c'est que le beurre, lorsque j'en mangerai.

Mme DE VERTEUIL.

C'est fort bien, Pauline. Sais-tu maintenant comme on appelle ce qui reste de la crême au fond de la baratte!

PAULINE.

Non, maman.

Mme DE VERTEUIL.

On appelle cela du lait de beurre.

PAULINE.

Quoi! maman, c'est là ce lait de

beurre que je prends quelquefois le soir avec de l'orge mondée ou du pain?

Mme DE VERTEUIL.

Oui, ma fille.

PAULINE.

Oh! je l'aime bien, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Tant mieux, Pauline, c'est une fort bonne nourriture pour les enfans. Mais veux-tu que je te dise ce que la bonne femme va faire encore à son beurre pour le rendre meilleur?

PAULINE.

Oui, maman; je serai fort aise de l'apprendre.

Mme DE VERTEUIL.

Tu pourras le voir toi-même tout-à-l'heure. Cependant je vais te le dire d'avance, afin que tu y fasses plus d'attention. Lorsque cette bonne fermière aura tiré de sa crême tout le beurre qu'elle peut en avoir, elle le lavera bien avec de l'eau fraîche, puis elle le pétrira, pour

pour en faire sortir le peu de lait qui s'y trouve encore; puis, après y avoir mis un peu de sel, elle le pétrira de nouveau, afin qu'il se trouve également salé par-tout.

PAULINE.

Et pourquoi mettre du sel dans le beurre, maman ?

Mme DE VERTEUIL.

C'est que, lorsqu'on n'y a pas mis du sel, il ne tarde guère à se gâter, et à prendre un goût rance et désagréable. Mais plus on y met de sel, et plus long-temps il se conserve. Regarde, Pauline, la bonne fermière est maintenant occupée à laver son beurre.

LA FERMIÈRE.

Voyez-vous, mon enfant, comme il en sort encore du lait. Il y a aussi de petits poils de la vache que j'ai grand soin d'ôter, pour que mon beurre soit bien propre.

Mme DE VERTEUIL.

Eh bien ! Pauline, ce beurre ne commence-t-il pas à te paroître friand ?

PAULINE.

Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Veux-tu que je prie cette brave fermière de nous en apporter demain pour déjeûner ?

PAULINE.

Oui, maman, j'aurai plus de plaisir à le manger après l'avoir vu faire.

Mme DE VERTEUIL.

Voudrez-vous bien, ma bonne amie, nous porter demain une livre de votre beurre ?

LA FERMIÈRE.

Très-volontiers, madame.

Mme DE VERTEUIL.

Vous me connoissez, je crois, et vous savez où je demeure ?

LA FERMIÈRE.

Oh ! si je connois madame de Verteuil ! vraiment oui. Je vous porterai demain une livre de mon beurre ; et, lorsque vous voudrez encore venir en

voir faire d'autre, vous en êtes la maîtresse.

Mme DE VERTEUIL.

Je vous rends grace de votre complaisance.

PAULINE.

Je vous suis aussi bien obligée, ma bonne amie, de m'avoir laissé voir faire votre beurre; et, lorsque j'en mangerai demain à mon déjeûner, je me souviendrai encore de votre bonté.

TOUT UN PAYS

RÉFORMÉ PAR QUATRE ENFANS.

SUR le penchant d'une colline qui s'élève à quelque distance de Paris, on apperçoit de loin un village dont la situation paroît si riante, que les voyageurs les plus pressés descendent ordinairement de leur voiture pour aller y jouir de la perspective d'une contrée délicieuse. Vous allez croire que les enfans de ce village doivent s'y trouver fort heureux. Sans doute ils le sont aujourd'hui. Mais autrefois combien ils étoient à plaindre! D'où venoit donc leur malheur, me direz-vous? Etoient-ils souvent malades? Au contraire, l'air qu'ils respiroient depuis le berceau étoit le plus favorable pour la santé. Leurs parens étoient-ils pauvres? Vraiment ils n'étoient pas riches; mais ne peut-on pas vivre tran-

quille et satisfait sans de grandes richesses.

D'où venoit donc leur malheur, demandez-vous encore? Eh bien! s'il faut vous le dire, c'est de la mauvaise éducation que quelques-uns d'entre eux avoient reçue, et des mauvais exemples qu'ils donnoient aux autres. Ils avoient surtout le défaut d'être hargneux et turbulens. Dès qu'il s'en trouvoit seulement deux ensemble, il y avoit bientôt une querelle établie.

Ah! te voilà Colin? oh! quelle sotte mine te donne ton habit neuf! C'est apparemment qu'il fait honte à tes guenilles. Bon! c'est bien d'un habit neuf que je me soucie, vraiment. Mais tu fais le fier, je crois, avec ta veste rouge et tes bas bleus. Je ne sais qui me tient que je ne te jette dans cette mare, pour te mettre tout entier de la même couleur.

Voilà une légère idée des complimens qu'ils avoient coutume de se faire en s'abordant. Des paroles ils en venoient

bientôt à des suites plus tristes. Ils se donnoient des gourmades, s'arrachoient les cheveux et se traînoient dans la boue, jusqu'à ce que leurs parens vinssent les séparer à grands coups de bâton.

Aussitôt qu'il paroissoit un étranger dans le village, ils disputoient aux chiens le privilège de courir après lui et de le tracasser.

A l'école, ils se disoient des injures, ou se donnoient des coups de pieds entre les bancs. Il falloit bien que leur maître à la fin s'en apperçût, et vînt leur donner sur les oreilles. Il y en avoit tous les jours cinq à six de sévèrement punis. Aussi n'alloient-ils qu'à regret à l'école; et, lorsqu'ils y étoient envoyés de force par leurs pères, ils prenoient le chemin le plus long, arrivoient tard, faisoient mal leurs devoirs, et recevoient une punition nouvelle.

Ils n'étoient pas plus heureux hors du temps de l'étude; car ils ne pouvoient aller tour-à-tour les uns chez les autres

pour s'amuser ensemble, attendu qu'ils ne savoient s'accorder qu'à faire du mal, et que leurs parens étoient excédés de leurs criailleries.

Ils passoient ainsi toutes leurs journées à se quereller et à se battre dans les rues, à être réprimandés ou punis à l'école, et à recevoir de sévères reproches de leurs pères, lorsqu'ils rentroient au logis.

Voilà exactement le tableau de la vie qu'ils menoient autrefois. Il vous tarde sans doute d'apprendre comment s'opéra le changement que je vous ai annoncé. En voici l'histoire fidèle.

Au bout du village, il y avoit une belle maison qu'un homme riche de la ville, nommé M. de Guercy, venoit d'acheter à dessein d'y établir son séjour. On l'attendoit de moment en moment avec sa famille.

Les deux voitures qui l'amenoient, lui, sa femme, ses enfans et ses domestiques, parurent enfin sur la grande route. Au bruit qui s'en répandit, tous les enfans

du village s'assemblèrent pour le voir passer. Mais au lieu de les saluer poliment, et de les recevoir avec des marques de joie et d'amitié, ils ne firent que pousser des éclats de rire moqueurs, et les suivre avec des huées.

Les enfans de M. Guercy avoient remarqué cette vilaine conduite, et s'en étoient parlés tout bas les uns aux autres. Ils ne concevoient pas comment des enfans pouvoient être si grossiers. Ils apprirent bientôt à les mieux connoître.

Ils allèrent dès le lendemain faire une petite course dans les environs pour reconnoître le pays. Il falloit traverser le village. Le premier qui les apperçut, courut en avertir ses camarades, qui sortirent aussitôt par essaims de leurs cabanes. Les plus sauvages ne s'avançoient que jusqu'au seuil; et, lorsqu'ils les voyoient prêts à passer, ils rentroient précipitamment en leur fermant la porte au nez; les autres les regardoient insolemment sans leur rendre leur sa-

lut, ou n'y répondoient que par des grimaces et des révérences moqueuses.

Je sens, mes chers amis, combien ces détails doivent vous paroître pénibles. Mais qui de vous pourra deviner comment les enfans de M. de Guercy se conduisirent envers ces polissons? Leur rendirent-ils leurs insultes, ou s'en vengèrent-ils par des coups?

Non, non. Ils firent bien mieux. Et comment donc? Le voici.

Ils poursuivirent tranquillement leur chemin, non seulement sans témoigner le moindre ressentiment, mais encore sans paroître remarquer rien de ce qui se passoit autour d'eux. Mais à peine furent-ils entrés dans un petit bosquet à l'extrémité du village, qu'ils eurent ensemble l'entretien que je vais vous rapporter, après vous avoir fait connoître leurs noms. Louis, Auguste, Charles et Frédéric, c'est ainsi qu'ils s'appeloient par ordre d'âge et de taille, en commençant par l'aîné. Je me fais un devoir de vous les désigner bien clairement, afin

que vous puissiez juger vous-même à qui appartient l'avis le plus raisonnable dans la délibération qu'ils vont prendre sous vos yeux.

J'ai bien connu de méchans petits garçons dans ma vie, dit Frédéric; mais j'avoue que je n'ai pas encore vu d'aussi mauvais sujets que ces petits paysans. J'étois tenté d'en choisir un de ma taille, pour lui apprendre à vivre. Savez-vous ce qu'il faut faire ? Nous n'avons qu'à couper ici chacun notre bâton, et, en repassant dans le village, nous en distribuerons des volées à tous ceux qui s'aviseront de nous insulter. Voilà, je crois, le meilleur parti que nous ayons à prendre.

Je pense comme Frédéric, s'écria Charles. Il faut savoir nous faire respecter dans le pays. Louis, ne penses-tu pas comme nous ?

LOUIS.

Non, je vous assure; et je me gar-

derai bien de tremper dans un pareil complot.

AUGUSTE.

Louis a raison : ce seroient de belles affaires que nous ferions à notre famille, pour sa bien-venue dans le village.

LOUIS.

Et s'il nous arrivoit un malheur, et que l'un de nous fût rapporté couvert de blessures à nos parens, pensez-vous quel seroit leur chagrin, et ne seriez-vous pas inconsolables de les avoir si cruellement affligés ?

FRÉDÉRIC.

Effectivement, je ne songeois pas à cela.

CHARLES.

Eh bien ! Louis, toi qui es l'aîné, tu dois penser plus sagement que les autres ; dis-nous ce que nous avons à faire.

LOUIS.

Ce que nous avons à faire, mes chers

amis, c'est de ne rien faire du tout. En reprochant à ces petits garçons leur grossiéreté, ne seroit-il pas ridicule de nous montrer plus grossiers qu'eux-mêmes?

FRÉDÉRIC.

Il est vrai.

LOUIS.

Ce n'est pas tout encore. Si, au lieu d'aller leur faire une querelle, nous pouvions les guérir de la manie d'être si querelleurs, ne seroit-ce pas tout ensemble un grand plaisir et une grande gloire pour nous?

CHARLES.

Oui; mais comment en venir à bout?

LOUIS.

Vraiment c'est ici la difficulté. Cependant on pourroit..... Oui, il me vient une idée. Ecoutez.

AUGUSTE, CHARLES, et FRÉDÉRIC.

Oh! voyons, voyons, voyons.

LOUIS.

Vous souvenez-vous du jour où l'on nous amena notre grand chien Castor, pour le mettre à l'attache dans la cour? Vous souvenez-vous combien il étoit sauvage et grondeur? Te rappelles-tu, Frédéric, qu'il débuta par te déchirer à belles dents le pan de ton habit?

FRÉDÉRIC.

Oh oui! je m'en souviens. Il m'auroit mis en pièces, si je ne m'étois sauvé.

LOUIS.

Notre papa nous donna à ce sujet un fort bon conseil. Mes enfans, nous dit-il, gardez-vous bien d'aller agacer Castor. Au lieu de lui lancer des pierres, jetez-lui de temps en temps un morceau de pain, et vous verrez, au bout de quelques jours, que son caractère se sera peu à peu adouci, et qu'il prendra même de l'attachement pour vous. Je vous garantis que de cette manière vous pourrez bientôt jouer avec lui sans péril.

AUGUSTE.

En effet, cela ne tarda pas long-temps à arriver. Loin de chercher à nous mordre, il fut le premier à nous faire des caresses.

FRÉDÉRIC.

Je lui monte aujourd'hui sur le dos, et je lui mets le poing dans la gueule sans qu'il me fasse de mal.

LOUIS.

Vous voyez donc, mes amis, ce que l'on peut gagner par la douceur.

CHARLES.

Oui; mais où veux-tu en venir avec ton chien?

LOUIS.

A une chose toute simple. C'est que des créatures douées de raison ne doivent pas être, sans doute, plus intraitables que des chiens. Ainsi donc, si nous sommes parvenus, par de bons traitemens, à adoucir le caractère sauvage de Castor, nous avons la plus belle espé-

rance de réformer aussi de la même manière l'humeur querelleuse de ces petits paysans. Oui, mes frères, j'ose vous promettre qu'avec de la patience et de la modération, nous viendrons à bout de les changer, et de nous concilier peut-être leur plus tendre attachement.

Ces paroles, prononcées avec beaucoup de grace, firent une impression si vive sur la petite troupe, qu'il fut résolu tout d'une voix de suivre le plan proposé par Louis. Ses trois frères venoient à peine de lui donner leur consentement, qu'un bruit soudain se fit entendre dans les broussailles. Ils tournèrent les yeux de ce côté. Quelle fut leur surprise en croyant appercevoir leur papa! C'étoit lui-même, en effet, qui les avoit suivis de loin dans leur promenade. Ayant remarqué la veille aussi bien qu'eux-mêmes la grossiéreté des petits garçons du village, il avoit crainte qu'ils ne se portassent à quelque insulte envers ses enfans, et il avoit voulu observer la manière dont ceux-ci sauroient se conduire.

Son premier mouvement fut de prendre Louis dans ses bras, et de le serrer tendrement contre son sein. Tu viens de me donner une grande joie, mon cher fils, lui dit-il en détournant ces petits fanfarons de la belle expédition qu'ils méditoient. Je te sais bon gré aussi, mon cher Auguste, d'avoir si bien secondé ton frère. Pour vous, messieurs, je devrois vous punir d'avoir voulu user de violence; mais je vous pardonne, parce que vous n'avez pas encore assez d'expérience et de réflexion pour pressentir les suites fâcheuses auxquelles vous étiez prêts à vous exposer, et sur-tout parce que vous vous êtes rendus sans résistance aux sages conseils de vos aînés.

A ces mots, les enfans de M. de Guercy se jettèrent tous dans ses bras; et, après l'avoir accablé de caresses, ils lui promirent de rester fidèles à la résolution qu'ils venoient de prendre.

Ce n'est pas votre bonne volonté que je suspecte, leur répondit M. de Guercy; mais je crains...



Tu viens de me donner une grande joie mon cher fils ....

Marillier del. Dupréel. sculp.

LES ENFANS.

Eh quoi donc, mon papa ?

M. DE GUERCY.

Combien croyez-vous qu'il vous faudra de temps pour faire réussir complètement votre projet ?

FRÉDÉRIC.

Je ne demande pas plus de quinze jours.

CHARLES.

Oui, un mois, tout au plus.

AUGUSTE.

Ah ! mes frères, comme vous allez vîte en besogne.

M. DE GUERCY.

Et toi, qu'en penses-tu, Louis ?

LOUIS.

Je ne saurais vous dire le temps bien juste, mon papa ; mais je crois que nous serons fort heureux si cette opération ne nous coûte qu'une seule année.

M. DE GUERCY.

Je suis exactement de ton avis, et

voilà ce qui cause mon inquiétude. Je crains, mes chers amis, que votre constance ne puisse se soutenir aussi longtemps. Il n'a fallu qu'un instant à Charles et à Frédéric pour être frappés des sages conseils de leurs frères. Mais considérez, mes enfans, que, depuis le moment où votre raison s'est développée, je me suis attaché sans cesse à vous inspirer de bons sentimens et de bons principes. Je viens même de quitter le séjour de la ville pour me consacrer tout entier à votre instruction. Il n'en est pas ainsi des petits garçons du village. Abandonnés à eux-mêmes en quittant le sein de leur mère, où prendroient-ils des idées d'honneur et de générosité ? Leurs parens, occupés, dès le point du jour, d'un travail opiniâtre, n'ont pas le loisir de les instruire.

Il n'y a que le maître d'école et le curé qui puissent leur donner, en général et de temps en temps, quelques leçons de conduite, tandis qu'il faudroit suivre chacun d'eux en particulier à chaque instant de la journée. Vous ne devez

donc pas être surpris que ces enfans, entraînés l'un par l'autre, prennent de mauvaises habitudes et s'y fortifient. Vous savez, d'après votre propre expérience, que ce n'est pas une petite affaire que de les déraciner. Ainsi, pour venir à bout de votre entreprise, il vous faudra vaincre bien des difficultés. Je ne dis pas cela dans la vue de vous détourner d'un si noble dessein; c'est au contraire pour vous encourager à le faire réussir. Vous aurez bien plus que de la gloire à gagner à son succès. Ce n'est pas par vos discours, c'est par vos exemples que vous parviendrez à l'obtenir. Vous ne pouvez corriger vos élèves sans vous perfectionner vous-même, et par conséquent sans me donner la plus grande joie que puisse goûter un cœur paternel.

Pendant ce discours, M. de Guercy avoit eu le plaisir de lire dans les yeux et sur le front de ses enfans tous les sentimens propres à flatter ses espérances. Après avoir enflammé leur zèle par des motifs d'honneur, il leur fit sentir la

honte qu'il y auroit pour eux à le laisser lâchement éteindre. Le sort de ce village, leur dit-il, est entre vos mains. Songez que si, après avoir d'abord aidé ces enfans à sortir de leurs vices, vous les y laissez ensuite retomber, vous ne ferez que les rendre plus coupables, puisque vous leur aurez fait perdre l'excuse qu'ils avoient au moins dans leur ignorance. Quels reproches affreux n'auriez-vous pas alors à vous faire à vous-mêmes ?

Non, non, mon papa, s'écrièrent à la fois tous les enfans : ne craignez point de nous voir perdre courage. Nous vous aimons trop pour vous donner jamais ce chagrin.

La nuit, prête à s'avancer du bout de l'horison, vint les interrompre dans les douces effusions de tendresse qui suivirent ce transport. Ils sortirent du bocage en se tenant tous par la main. L'entretien continua de rouler sur le même sujet à leur retour, et pendant le reste de la soirée. Après quelques instructions

générales, M. de Guercy dit à ses enfans qu'il leur abandonnoit le maniement de toute cette affaire, et qu'il ne feroit que les aider de ses conseils, s'ils croyoient en avoir besoin pour la conduite de leur plan.

Ils ne tardèrent pas à le mettre à exécution. Leur première idée fut de se montrer souvent dans le village, pour familiariser les petits paysans avec leur présence. Il y eut bien d'abord quelques sourdes huées, dont il n'auroit tenu qu'à eux de faire des sujets d'escarmouche; mais ils ne firent pas semblant de les entendre. Plus les petits garçons se montroient grossiers et sauvages, plus les quatre frères se piquoient de politesse envers eux. Qu'est-ce donc que cela, disoient ceux-ci? est-ce que les enfans de la ville n'ont point de courage? Ah! ils en montroient bien plus, sans doute, dans une pareille modération qu'il n'en auroit fallu pour se battre, puisqu'ils savoient triompher de la violente démangeaison qu'ils sentoient quelquefois, sur-tout Charles et Frédéric,

de se retourner brusquement pour faire le coup de poing.

Cette conduite ne pouvoit manquer de leur réussir. Au bout de quelques jours les petits paysans, lassés de les houspiller en vain, les laissèrent passer à leur côté, sans y faire la moindre attention. Ils ne furent plus remarqués que des gens raisonnables, qui, s'étonnant de les voir si doux et si réservés, les saluoient à leur passage avec un air de bienveillance. Les enfans de M. de Guercy profitèrent de cette disposition pour lier connoissance avec quelques-uns d'entre eux. Ils leur firent adroitement des questions, afin de connoître les pauvres veuves et les vieillards infirmes qui avoient besoin de secours. Comme leur père avoit pour principe qu'ils eussent toujours de l'argent à leur disposition, ils résolurent de consacrer leurs petites économies à subvenir aux nécessités des plus malheureux. Leur plus douce récréation étoit d'aller eux-mêmes les voir et de leur porter des soulagemens. L'espérance et la consolation

entroient à leur suite dans ces misérables chaumières, qui ne retentissoient, avant leur arrivée, que des soupirs de la douleur, et souvent des cris du désespoir.

Le récit de leur bienfaisance avoit déjà couru, de cabane en cabane, dans toute l'étendue du village. Les petits paysans étoient étonnés d'entendre leurs parens ne parler qu'avec des expressions de respect de ces mêmes enfans qu'ils se donnoient les airs de mépriser. Ils n'en auroient peut-être pas voulu croire la renommée sur sa parole. Il fallut bientôt, en dépit d'eux-mêmes, que leur propre expérience servît à les faire revenir de leur injuste opinion.

Un petit garçon avoit perdu une pièce de douze sous, que sa mère lui avoit donnée pour aller acheter du pain. Il se désoloit, dans la crainte d'être battu s'il ne la retrouvoit pas. Un des enfans de M. de Guercy vint à passer près de lui, s'informa du sujet de sa peine, l'aida dans ses recherches, et, les voyant inutiles, il lui donna de sa poche la petite somme qu'il avoit perdue.

Un autre, en jouant imprudemment près d'un fossé, s'étoit laissé tomber dans l'eau jusqu'au menton, et ne pouvoit regagner le bord. Un des enfans de M. de Guercy entendit ses cris de la prairie voisine, accourut à son secours, et, au risque de se noyer lui-même, il parvint à le retirer de la fange verdâtre où il barbotoit.

Or devinez, parmi les quatre frères, ceux qui avoient fait ces deux bonnes actions? C'est Fréderic qui avoit fait la première, et Charles la seconde. Leurs noms demandent à être cités avec d'autant plus d'exactitude, qu'après vous les avoir montrés prêts à se battre avec les petits paysans, vous auriez été tentés peut-être de les soupçonner de méchanceté, ce qui assurément n'étoit pas dans leur caractère : ils étoient courageux sans en être moins sensibles.

D'un autre côté, Louis et Auguste, dont la prudence auroit pu paroître à vos yeux un défaut de bravoure, eurent bientôt occasion de signaler cette vertu.

Un

Un loup s'étoit jeté au milieu d'un troupeau ; et, après avoir massacré plusieurs brebis, il en avoit pris une à la gorge ; et, la rejetant sur son dos, il l'emportoit en la fouettant de sa queue. Le petit berger, qui étoit pourtant l'un des plus hargneux du village, avoit pris lâchement la ſuite à la première approche du loup. Louis et Auguste rencontrèrent dans un chemin étroit l'animal ravisseur. Celui-ci, content de sa proie, enfiloit fièrement sa route, sans s'embarrasser des deux frères, dont la taille ne lui inspiroit pas beaucoup de frayeur. Cette rencontre eut cependant pour lui des suites plus fâcheuses qu'il ne sembloit l'imaginer. Louis avoit un bâton noueux, dont il déchargea un coup si ſort sur la jambe gauche du loup, tandis qu'Auguste lui donnoit du sien sur la tête, que l'animal féroce, devenu tout-à-coup plus timide que la brebis déchirée entre ses dents, la laissa tomber de sa gueule sanglante, et s'enfuit en heurlant comme un désespéré, sans avoir rem-

porté d'autre avantage sur les deux jeunes champions, que le prix de la course qui lui resta malgré leur poursuite, quoiqu'il ne fût en état d'aller que sur trois jambes seulement.

Je vous laisse à penser combien cet événement, dont le petit berger alla tout de suite raconter l'histoire dans le village, bouleversa les idées de ses compagnons. Ils avoient repoussé les enfans de M. de Guercy par dédain, ils n'osoient plus en approcher par respect. Une circonstance heureuse parvint enfin à les réunir.

Les quatre bons frères jouoient ensemble dans la grande cour de leur maison. La balle, s'écartant de son but, passa par-dessus la muraille, et alla tomber sur le grand chemin, au milieu d'une foule de petits paysans qui revenoient de l'école. Quelques jours plus tôt, cette balle auroit été sûrement une pomme de discorde : les petits garçons n'auroient pas voulu la rendre, et Charles et Frédéric n'étoient pas d'humeur à la laisser sans combat entre leurs mains. Il en arriva

tout autrement ce jour-là. Celui qui l'avoit ramassée s'empressa de la rapporter à Louis qui venoit la chercher; il la lui présenta même avec tant de grace, que Louis l'invita, ainsi que ses camarades, à venir être témoin de la partie. Ce fut pour eux la première occasion d'apprendre combien le plaisir gagne à être goûté sans trouble et sans altercation. Malgré leur extrême vivacité, les enfans de M. de Guercy ne s'emportoient point les uns contre les autres. Ils ne se faisoient point de mauvaises chicanes dans les cas douteux; chacun étoit le premier à se condamner lui-même quand il avoit tort; le vainqueur avoit aussi peu d'orgueil, que le vaincu de jalousie; et la partie s'acheva, sans qu'on eût pu deviner l'instant d'après, à aucun mouvement d'insolence ou de dépit, qui l'avoit gagnée ou perdue.

Le temps permettoit d'en jouer encore une autre avant l'heure du dîner. On engagea les petits paysans à prendre part à celle-ci. Louis et Frédéric d'un côté,

Auguste et Charles de l'autre, se partagèrent la petite troupe avec autant d'égalité qu'il fut possible. Et, qui le croiroit? cette seconde partie ne produisit pas plus de dispute que la première, tant les enfans de M. de Guercy avoient déjà pris d'ascendant par la force de leur exemple.

Ils eurent le plaisir de remarquer, le soir même, le bon effet de cette première leçon. En traversant le village, ils entendirent prononcer leurs noms avec des applaudissemens : ils s'approchèrent émus de joie. Il venoit de s'élever une discussion entre les joueurs ; et l'un d'eux s'étant écrié qu'il falloit jouer sans querelle, comme ils l'avoient fait le matin avec les enfans de M. de Guercy, ils avoient tous battu des mains à cette proposition.

Depuis ce moment, les enfans de M. de Guercy commencèrent à goûter les jouissances les plus flatteuses. En fréquentant de plus en plus leurs jeunes instituteurs, les petits paysans s'attachèrent à les prendre pour modèle ; et ceux-

ci, de leur côté, auroient rougi de leur donner l'exemple de quelque défaut. De là naissoit entre eux une vive émulation à qui se distingueroit par la conduite la plus sensée.

Admis librement dans la maison de M. de Guercy, les petits garçons du village voyoient ses enfans se livrer gaiement à l'étude, et remplir leurs devoirs avec autant d'ardeur qu'ils en mettoient à se divertir; ils en devinrent à leur tour plus studieux et plus appliqués, sur-tout ceux dont les quatre frères payoient les mois d'école, et qui cherchoient à témoigner une douce reconnoissance à leurs bienfaiteurs, par l'hommage des fruits même de leurs bienfaits.

En voyant les enfans de M. de Guercy vivre entre eux dans la plus intime union, et ne disputer ensemble que de complaisance et de soins délicats, les petits garçons du village résolurent de quitter leur ancienne habitude de se chamailler sur les plus frivoles sujets. Bientôt on n'entendit plus parler de querelles, encore

moins de batteries; et s'il s'élevoit de loin en loin quelques petits démêlés, ils étoient bientôt terminés par l'esprit de justice des quatre jeunes frères, que l'on ne manquoit jamais de prendre pour arbitres du différend.

Les enfans de M. de Guercy continuèrent toujours d'employer l'argent de leurs plaisirs à soulager les besoins des pauvres. Les petits garçons du village auroient bien voulu pouvoir les imiter sur ce point : mais comme leur bourse étoit fort mal garnie, ils cherchèrent du moins à y suppléer d'une autre manière. Ils partageoient leur pain avec les enfans qui n'en avoient pas ; ils aidoient les vieillards à marcher dans les chemins difficiles ; ils se chargeoient de leurs commissions, et leur rendoient avec empressement tous les bons offices qui étoient à leur portée.

Les voyageurs, qui avoient traversé quelques mois auparavant ce village, ne le reconnoissoient plus. Au lieu des insultes qu'ils avoient essuyées à chaque

pas, ils ne recevoient plus que des secours obligeans. C'étoit à qui prendroit soin de leurs chevaux, à qui les conduiroit à l'auberge, à qui leur indiqueroit le chemin ou les personnes qu'ils demandoient, en un mot à qui leur marqueroit le plus d'égards et de bienveillance.

Les pères de ces enfans, dont l'humeur autrefois étoit continuellement aigrie par les chagrins que ceux-ci leur faisoient continuellement essuyer, connurent enfin le plaisir si doux de s'abandonner aux mouvemens de la tendresse paternelle. Sensibles à ces caresses, les enfans en devinrent encore meilleurs pour plaire aux auteurs de leurs jours. Plus de divisions entre les voisins pour les misérables querelles de leurs enfans. La paix qui régnoit dans chaque ménage avoit amené un traité d'alliance entre toutes les chaumières.

Ce n'est pas tout. Comme il se tenoit souvent des marchés dans le village, les habitans des hameaux des environs

avoient fréquemment occasion d'y venir faire leurs emplètes. Ils furent bientôt frappés du changement qui s'y étoit opéré, et plus surpris encore d'en apprendre la cause. Oh ! comme ils auroient voulu avoir aussi M. de Guercy et ses enfans au milieu de leurs habitations ! Ces vœux furent bientôt exaucés en quelque manière.

Le printemps, qui venoit de rendre à la nature sa couronne de fleurs, voyoit fleurir, pour la première fois, dans ce canton, des vertus qui lui avoient été jusqu'alors bien étrangères. L'innocence et la joie paroient de nouveaux charmes ces riantes campagnes. Les enfans, répandus par bandes sur la prairie, y jouoient en paix comme des troupes de frères. Quelques-uns étoient couchés sur le gazon, et le rouge enflammé de leurs joues formoit un contraste charmant avec sa douce verdure. L'éclat de leurs yeux n'étoit plus terni par les larmes; la candeur de leurs fronts n'étoit plus voilée par de sombres projets de méchanceté; le sou-

rire régnoit sur leurs lèvres, et la propreté sur leurs vêtemens. Les oiseaux, dont ils avoient cessé de troubler les amours, voltigeoient avec confiance sur leurs têtes, venoient sans effroi ramasser autour d'eux les miettes échappées de leur bouche, et sembloient à l'envi chercher à les payer de la liberté qu'ils laissoient à leurs petits, par des chants pleins d'alégresse et de reconnoissance.

Les paysans, qui n'avoient jamais joui d'un si doux spectacle, ne pouvoient contenir l'excès de leur surprise et de leur satisfaction. Mais, parmi tous ces pères, quel étoit celui dont les transports pussent égaler le ravissement de M. de Guercy? Je vois donc enfin régner autour de moi le bonheur, se disoit-il, et ce bonheur général est l'ouvrage de mes enfans. Ah! leur vie entière sera heureuse, puisqu'ils connoissent de si bonne heure le charme de la bienfaisance, la plus douce des vertus. O mes bons fils! combien je dois vous chérir! Les vieillards vous bénissent, les femmes

vous caressent, les petits sautent de joie autour de vous, tout le monde ici me dispute le plaisir de vous aimer.

Le terme d'une année, que Louis avoit demandé pour donner un plein succès à l'entreprise qu'il venoit d'exécuter avec ses frères, devoit arriver le dimanche suivant. M. de Guercy, qui en avoit pris exactement la date sur ses tablettes, voulut solemniser ce jour par une fête brillante qui en éternisât la mémoire dans le village. Pour mieux jouir de la surprise de ses enfans, il les mena, la veille, dès le matin, faire une longue promenade, tandis que tous ses domestiques restoient à la cuisine occupés de mille préparatifs. Jamais le four de la maison n'avoit été si bien chauffé que ce jour-là.

Le lendemain, lorsque le service divin fut fini, M. de Guercy sortit le premier de l'église ; et, ayant rassemblé les paysans devant la porte, il les engagea tous, pères et enfans, à le suivre vers sa maison. L'intérieur de la cour étoit garni

de tables proprement dressées, autour desquelles il les invita à s'asseoir. Etant ensuite monté sur le perron avec ses quatre fils : « Mes amis, dit-il, je vous » présente mes enfans. Ils viennent de » travailler une année entière à faire le » bonheur des vôtres. Je vois avec la plus » vive satisfaction qu'ils n'ont pas trop » mal réussi dans leur ouvrage. Profitons, » vous et moi, de l'utile leçon qu'ils » nous ont donnée. Mettons dans nos » affaires une aussi bonne intelligence » que vos enfans et les miens en mettent » dans leurs plaisirs. Je suis riche, et » vous avez besoin de ma fortune. Vous » êtes laborieux, et j'ai besoin de vos » travaux. Je me propose d'acheter la » terre d'où dépend ce village; et mon » premier acte de-possession sera de vous » remettre tous mes droits. Il n'en faut » plus consacrer d'autre que celui de » l'égalité naturelle entre tous les hom» mes. Je prévois qu'il ne tardera pas » long-temps à s'établir dans toute la » France. Peut-être ailleurs coulera-t-il

» du sang ; qu'il ne nous coûte à nous
» que des larmes d'attendrissement et de
» plaisir. Rappelons-nous toujours que
» nous sommes frères. Vivons unis par
» les mêmes nœuds que ces enfans. Je
» vous donne les miens à aimer autant
» que je veux aimer les vôtres. Que cette
» heureuse contrée ne soit plus habitée
» que d'une seule famille, où tous, sans
» distinction, travaillent de concert à sa
» prospérité. »

Il avoit à peine achevé ce discours, que les paysans, s'élançant de leurs sièges, vinrent se précipiter à genoux devant lui sur les marches du perron. Les hommes baisoient ses habits, les femmes se jetoient dans ses bras; on se passoit de main en main ses enfans, en les accablant de caresses. M. de Guercy, trop vivement ému par cette scène touchante pour la pouvoir soutenir plus long-temps, donna ordre à ses domestiques de servir les rafraîchissemens qu'il avoit fait préparer. Ce petit banquet fut suivi de chants et de danses, où l'on vit éclater la joie

qui régnoit dans tous les cœurs ; et chacun, en se retirant, remplit les airs du nom de M. de Guercy, de celui de ses enfans, et des vœux les plus tendres pour leur félicité.

M. de Guercy ne tarda pas long-temps à s'occuper des moyens de réaliser le projet qui remplissoit son cœur généreux. De bons écrivains, se disoit-il, ont appris aux hommes le grand intérêt qu'ils ont à se servir mutuellement et à s'aimer. Des gens corrompus ont traité ces idées de chimères. J'en avois cru moi-même l'exécution plus difficile. Que je rends graces à mes enfans de m'avoir désabusé ! L'exemple que j'en ai reçu, je le dois aux autres. Sans resserrer mes sentimens de bienveillance pour tous les hommes, il faut en renfermer l'exercice dans l'étendue du terrain que je veux acquérir. Ah ! si l'image du bonheur que j'y vais répandre pouvoit engager mes voisins à vouloir en goûter le fruit comme moi ! Qu'importe de perdre des vassaux, dès que l'on y gagne des frères et des amis ! Il se

prépare une révolution dans les idées. De vains titres ne distingueront plus les hommes. Cherchons d'avance une distinction plus douce dans la bienfaisance envers nos semblables, ou plutôt que ce sentiment se répande si également dans tous les cœurs, que l'exercice en devienne aussi naturel que celui de la liberté.

Animé de cette espérance, M. de Guercy, au prix de tous les sacrifices que lui permettoit sa grande fortune, s'empressa d'acquérir cette terre dont il ne vouloit plus sortir. Il n'attendit point que le terme nécessaire à la solidité de son acquisition fût expiré pour commencer l'ouvrage qu'il méditoit. Il fit aussitôt construire une école publique, y appela des maîtres intelligens, leur fournit tous les livres d'instruction nécessaires, et en fit ouvrir gratuitement l'entrée aux enfans du village. Il établit aussi des ateliers de charité pour occuper les pauvres dans la mauvaise saison, et fonda un asyle destiné à recevoir les infirmes et les vieillards. Il donnoit à une

pauvre famille un petit coin de terre avec des instrumens pour la cultiver ; à une autre, une vache ou des chèvres, qui la nourrissoient de leur lait ; à celle-ci, un rouet, des aiguilles et des outils de différens métiers. Il en étoit payé largement par leur reconnoissance et par mille bénédictions. On peut, disoit-il quelquefois, racheter cette terre ; mais les doux fruits que mon cœur en a déjà recueillis, le rachat ne sauroit me les enlever.

Heureusement sa possession ne fut point troublée. L'année s'acheva ; et le lendemain qui auroit pu encore amener pour lui la perte de toutes les dépenses qu'il avoit faites, ne fit que lui montrer combien il en avoit déjà profité. L'aisance régnoit dans toute l'étendue de sa terre. Il n'y avoit pas un seul bras qui restât dans l'inaction, pas un seul quartier de terre qui fût demeuré sans culture. L'année suivante fut encore plus heureuse. Comme tous les paysans s'étoient partagé le plaisir de travailler ses

vignobles et ses sillons, et qu'ils n'y avoient pas épargné leurs sueurs, l'abondance des fruits qu'il recueillit, jointe à leur bonne qualité, le remboursa d'une partie des sommes qu'il avoit prodiguées pour ses charités particulières et ses établissemens. Les habitans du village n'y gagnèrent pas moins que lui. Leur marché attiroit de préférence les acheteurs. La certitude de le trouver toujours bien garni des meilleures denrées, la facilité de s'y procurer en même temps, à bon compte, de toute espèce d'ouvrages fabriqués dans les ateliers de charité, le plaisir de n'avoir à traiter qu'avec d'honnêtes gens; tous ces avantages réunis faisoient qu'on croyoit gagner à se détourner d'une lieue ou deux pour venir faire en cet endroit ses provisions. Chaque jour il s'y formoit de nouveaux établissemens. Les seigneurs du voisinage, voyant leurs marchés et leurs terres se dépeupler, sentirent bientôt que, pour leur intéret même, ils devoient suivre l'exem-

ple de M. de Guercy. Ils s'empressèrent de venir lui demander le secours de ses lumières. Il les renvoya à ses enfans. C'est à eux, dit-il, que je dois les principes que j'ai pratiqués. Après m'avoir inspiré l'idée du bien que j'ai pu faire, ils le soutiennent chaque jour par leur zèle et leur intelligence. Il ne manquera plus rien à mon bonheur, si le vôtre devient encore leur ouvrage.

Les enfans consultés retracèrent naïvement la route qu'ils avoient suivie. On ne rougit point de se diriger par leurs instructions, et l'on n'eut point à s'en repentir. Les hameaux d'alentour devinrent d'abord heureux et florissans. Ce cercle étroit s'étendit ensuite de tous côtés. Il en revenoit sans cesse des actions de graces à M. de Guercy. Quelle joie pour ce bon père de voir la première influence de bonheur sortir du sein de sa jeune famille, pour se répandre par degrès sur toute la contrée, comme le parfum exhalé, au lever de l'aurore, du

calice d'albâtre d'un jeune lys, embaume insensiblement toute la vaste étendue d'un jardin.

Le premier jour où M. de Guercy s'étoit vu irrévocablement possesseur de sa terre, après avoir, suivant sa promesse, fait à ses vassaux le généreux abandon de tous ses droits, il avoit couru renverser de sa propre main les trois poteaux, triste monument élevé, sous le nom de la justice, à la tyrannie féodale. Le lendemain les paysans allèrent planter à leur place quatre jeunes arbres, qu'ils appellèrent Louis, Auguste, Charles et Frédéric. Ces arbres, cultivés avec soin, grandirent à vue d'œil, et font aujourd'hui, comme leurs parrains, le plus bel ornement de la contrée. L'ombre même qu'ils répandent sert encore à l'utilité publique pour tous les âges. Les vieillards, assis à leurs pieds, y terminent les petits différends prêts à diviser les familles; les hommes d'un âge mûr viennent s'y délasser de leurs travaux; les jeunes gens

y font leurs noces, et les enfans interrompent leurs jeux sous ces feuillages, pour entendre raconter à leurs parens l'histoire des quatre bons frères, et pour apprendre, par leur exemple, que les enfans même peuvent contribuer au bonheur de leur pays.

L'AIR.

Mme DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

Mme DE VERTEUIL, *tenant un soufflet.*

PAULINE, mets ta main devant le tuyau de ce soufflet. (*Elle souffle.*) Ne sens-tu rien contre ta main ?

PAULINE.

Pardonnez-moi, maman, je sens du vent.

Mme DE VERTEUIL.

Sais-tu ce que c'est que ce vent ?

PAULINE.

Non, maman, je ne le sais pas.

Mme DE VERTEUIL.

C'est l'air qui étoit entré par ces trous dans le soufflet, et qui en sort lorsque je le presse.

PAULINE.

Et qu'est-ce que l'air, maman?

Mme DE VERTEUIL.

Ouvre ta bouche, Pauline, et retiens ton haleine. Ne sens-tu pas venir quelque chose de froid dans ta bouche?

PAULINE.

Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Eh bien, c'est de l'air qui entre dans ta bouche, lorsque tu retiens ton haleine, et qui en sort lorsque tu la pousses. Il y a de l'air par-tout, puisque par-tout tu peux respirer, ici, dans le jardin, dans la rue. Donne-moi cette poche carrée de papier qui est là sur la table.

PAULINE.

Qu'en voulez-vous faire, maman?

Mme DE VERTEUIL.

Regarde; je vais y souffler beaucoup d'air. (*Elle souffle dans la poche de papier jusqu'à ce qu'elle soit bien enflée,*

et elle la ferme par le haut.) Touche maintenant la poche. Ne sens-tu pas qu'elle est pleine ?

PAULINE.

Oui, cela est vrai. Mais qu'y a-t-il donc dedans ?

Mme DE VERTEUIL.

Rien autre chose que l'air que j'y ai soufflé. Veux-tu que nous l'en fassions sortir ?

PAULINE.

Oui, maman ; voyons.

Mme DE VERTEUIL.

Donne-moi cette grosse épingle.

PAULINE.

Tenez, maman, la voici.

Mme DE VERTEUIL, *piquant la poche avec l'épingle.*

Maintenant, mets ta main devant ce trou ; ne sens-tu pas l'air qui en sort ?

PAULINE.

Oui, je le sens.

Mme DE VERTEUIL.

Voilà la poche qui se vide et qui s'applatit. Il n'y a plus rien dedans. C'étoit donc l'air qui la remplissoit, puisqu'il n'y est rien resté, et qu'il n'en est sorti que de l'air.

PAULINE.

Oh! faites encore, maman, je vous prie.

Mme DE VERTEUIL.

Très-volontiers, ma fille. (*Elle souffle encore dans la poche.*) Mais il faut que tu tiennes le doigt sur le trou pour le boucher; car autrement l'air en sortiroit à mesure que je l'y soufflerois.

PAULINE.

Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL.

Retire maintenant ton doigt, et regarde. La poche s'applatit encore, aussitôt que je cesse d'y souffler, parce que l'air sort par le petit trou. Sens-tu?

PAULINE.

Oui, maman, je sens bien l'air, mais je ne le vois pas.

Mme DE VERTEUIL.

Il est vrai, on ne peut pas voir l'air.

PAULINE.

Et pourquoi donc, maman?

Mme DE VERTEUIL.

Je ne saurois encore te l'expliquer; tu ne le comprendrois pas.

PAULINE.

Mais, maman, s'il y a de l'air par-tout, il y en a entre nous et ces grands arbres que nous voyons là-bas par la fenêtre. Pourquoi l'air n'empêche-t-il pas de les voir, comme lorsque je ferme les rideaux?

Mme DE VERTEUIL.

Avant que je te réponde, regarde dans ma cuvette. Elle est pleine d'eau, et cependant à travers tu vois les fleurs qui sont peintes au fond, comme s'il n'y avoit pas d'eau entre ces fleurs et toi.

PAULINE.

PAULINE.

Il est vrai, maman ; il faut même y regarder de près pour voir s'il y a de l'eau en effet. Et tenez, ce matin j'y ai été trompée. J'ai voulu prendre une assiette sur la table, et je me suis jeté de l'eau sur les bras, parce que je n'avois pas vu que l'assiette en étoit pleine.

Mme DE VERTEUIL.

Et lorsque les carreaux de verre de ta croisée sont bien propres, ne vois-tu pas les statues du jardin, comme s'il n'y avoit pas de verre entre ces statues et toi ?

PAULINE.

Oui, cela est vrai.

Mme DE VERTEUIL.

Un mot encore. Quand il y a une vitre cassée daus le haut d'une fenêtre et que l'on sent du froid, n'as-tu pas observé combien on a de peine quelquefois à trouver de l'œil en quel endroit la vitre est cassée ?

PAULINE.

Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL.

L'eau et le verre sont des matières si pures, que l'on peut voir à travers. Mais comme l'air est plus pur encore et plus subtil, on voit à travers sans le voir lui-même. Je vais te montrer d'une autre manière que tu en es environnée de toutes parts. Reste maintenant debout; je vais tourner autour de toi, en agitant mon éventail : ne sens-tu pas du vent de tous les côtés?

PAULINE.

Oui, maman.

Mme DE VERTEUIL.

C'est l'air qui est entre nous deux que je mets en mouvement avec cet éventail et que je pousse contre toi. Il en arriveroit de même si je le faisois dans la rue, dans le jardin, en quelque lieu que ce fût. Il y a donc de l'air par-tout. Mais,

dis-moi, as-tu vu quelquefois jouer les poissons dans le vivier de ta grand'maman?

PAULINE.

Oh! oui; ce sont de fort jolies petites bêtes. Ils viennent sur l'eau dès qu'on leur jette un morceau de pain, et ils l'avalent si adroitement!

Mme DE VERTEUIL.

Eh bien! Pauline, les poissons doivent toujours avoir de l'eau autour d'eux, comme nous devons toujours avoir de l'air autour de nous. Si tu les voyois lorsqu'on les tire de l'eau, ils s'agitent, ils se tordent, et ne tardent pas longtemps à mourir. Il nous en arriveroit de même, si l'on nous tiroit hors de l'air. Nous nous agiterions, nous nous tordrions, et nous finirions bientôt comme eux. Heureusement nous ne devons pas craindre que l'air nous manque, car il enveloppe toute la terre.

PAULINE.

Mais, maman, y en a-t-il jusqu'aux étoiles?

Mme DE VERTEUIL.

C'est ce que nous verrons une autre fois. Avant de t'élever si haut, il faut avoir acquis d'autres connoissances.

PAULINE.

Oh ! je vais bien m'appliquer à m'instruire pour y arriver.

LA CROISSANCE DES PLANTES.

M. DE VERTEUIL, PAULINE sa fille.

PAULINE.

Mon papa, qu'est-ce que vous avez là dans ces assiettes? En voilà une qui est comme un petit jardin.

M. DE VERTEUIL.

Il ne m'a pas coûté beaucoup de peine à cultiver, comme tu le vois. Je n'ai eu besoin que de mettre dans l'eau une pincée de petites graines rougeâtres, pareilles à celles que tu vois là dans la première assiette.

PAULINE.

Et quelle est cette herbe, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

C'est du cresson, que tu aimes tant. Je veux t'en faire manger bientôt une salade.

PAULINE.

Elle est déjà jolie à croquer.

M. DE VERTEUIL.

Regarde maintenant cette seconde assiette. J'y ai mis tremper des graines il y a quatre jours. Vois si elles sont en tout comme celles de la première assiette, qui ne trempent que depuis ce matin.

PAULINE.

Non, mon papa, il y a quelque chose de blanc à celles-ci, que les autres n'ont pas.

M. DE VERTEUIL.

Tu as fort bien remarqué cette différence. Les graines, à force de tremper dans l'eau, ont crevé, et de ces crevasses il sort de petites pointes blanches.

PAULINE.

Et qu'est-ce que ces petites pointes blanches, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Ce sont les jeunes racines de la plante. Lorsque les graines ont été quelques jours dans l'eau, elles se pénètrent d'humidité et se renflent. Tu vois bien que celles-ci sont plus grosses que celles de la première assiette.

PAULINE.

Il est vrai, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'elles sont assez renflées, elles s'entr'ouvrent à la pointe, et alors ces petites pointes blanches sortent par l'ouverture. Sais-tu ce que sont ces racines?

PAULINE.

Non, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Elles sucent l'eau qui est sur l'assiette. La graine mieux nourrie s'enfle encore davantage, et alors il en sort d'un autre côté deux petites feuilles jaunes qui se divisent chacune ensuite en trois petites feuilles, et peu à peu elles deviennent toutes vertes. Regarde dans cette troisième as-

siette; les graines y sont depuis huit à dix jours, et la plante a déjà des feuilles. Vois-tu aussi l'enveloppe rougeâtre de la graine ?

PAULINE.

Oui bien, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Les graines sont ici encore bien plus grossies; chacune a une tige où les feuilles sont attachées. Lorsqu'elles auront passé quelques jours de plus dans l'eau, du milieu de ces premières feuilles il en sortira encore d'autres. Les racines et les tiges deviendront encore plus longues et plus grosses, et l'enveloppe de la graine s'en détachera tout-à-fait, comme tu peux le voir déjà sur la quatrième assiette.

PAULINE.

Oh! oui, mon papa, voilà ma salade toute prête; il n'y a plus qu'à l'assaisonner.

M. DE VERTEUIL.

Je vais t'en couper quelques brins, pour que tu la goûtes d'avance; mais, vois-tu, je remets les racines dans l'eau, et il en sortira de nouvelles feuilles, pourvu qu'on ait soin de tenir toujours assez d'eau dans l'assiette.

PAULINE.

Vous y en mettez donc de temps en temps, mon papa?

M. DE VERTEUIL.

Il le faut bien, ma fille. A mesure que la plante grandit, les racines en boivent davantage; il est donc nécessaire de leur en fournir. Tiens, voici une autre assiette; je n'y avois mis de l'eau que les premiers jours seulement. Le cresson, en grandissant, l'a eu bientôt épuisée; et aussitôt qu'elle lui a manqué, il a commencé à se flétrir. Vois-tu comme les tiges sont devenues minces et se sont desséchées; les feuilles sont toutes jau-

nies. Ce cresson ne vaut plus rien; il faut le jeter.

PAULINE.

Oh! c'est bien dommage!

M. DE VERTEUIL.

Veux-tu que je te dise maintenant comment l'on se procure la graine d'où vient le cresson?

PAULINE.

Vous me ferez plaisir, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Lorsqu'au lieu de couper le cresson pour le manger, on le laisse grandir, il s'élève de la hauteur de ta jambe et encore plus, comme celui qui est là dans ces deux pots, et il vient au haut de la tige de petites fleurs blanches, comme tu en vois là dans le premier pot.

PAULINE.

Oh! oui, je le vois.

Mme DE VERTEUIL.

Lorsque les fleurs se flétrissent et viennent à tomber, les graines viennent à la

place. Tu peux le voir dans le second pot; regarde.

PAULINE,

Je ne vois pas de graines, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Vois-tu ces petites cosses qui sont là le long de la tige?

PAULINE.

Oui, oui, c'est comme de petits haricots.

M. DE VERTEUIL.

Je vais en cueillir une et l'ouvrir: vois ce qu'il y a dedans.

PAULINE.

Oh! c'est singulier. Mais, mon papa, ces graines sont vertes, et celles qui sont là dans l'assiette sont rougeâtres.

M. DE VERTEUIL.

Cela vient de ce que celles-ci ne sont pas encore mûres. Si je les avois laissées plus long-temps sur le pied, elles seroient devenues rougeâtres comme les

autres. Je vais chercher; peut-être en trouverai-je de plus avancées pour la maturité. En effet, vois-tu? en voici qui commençoient à devenir rougeâtres; elles seroient presque déjà bonnes à mettre dans l'eau ou dans la terre pour faire venir du cresson. Nous en aurons qui seront parfaitement mûres dans quelques jours.

PAULINE.

Oh! qu'il me tarde d'en avoir, mon papa.

M. DE VERTEUIL.

Et pourquoi donc, Pauline?

PAULINE.

C'est que je veux essayer d'en faire venir moi-même.

M. DE VERTEUIL.

Tu me fais grand plaisir d'avoir eu cette idée. Je serai toujours charmé de te voir faire ces petites expériences; c'est le meilleur moyen de t'instruire. Aussitôt que cette graine sera mûre, je la cueillerai,

cueillerai, et je te la garderai avec soin pour en mettre dans l'eau ou dans la terre, lorsqu'il en sera temps. Mais alors il faudra que tu aies l'attention de voir tous les jours s'il a y assez d'eau dans l'assiette, ou si la terre est assez humide dans le pot; car, ma fille, quoique le cresson soit dans la terre, il a besoin d'avoir toujours de l'eau; autrement il se dessécheroit comme celui qui est là sans eau dans l'assiette que je viens de te faire voir. L'eau n'est pas moins nécessaire aux fleurs, aux plantes et aux arbres. Ils en ont tous besoin.

PAULINE.

Et les grands arbres de notre jardin sont-ils venus de la même manière que le cresson?

M. DE VERTEUIL.

Oui, Pauline, de la même manière; mais tu conçois qu'il leur a fallu plus de temps et aussi plus de terre et d'eau. Tu

as bien vu quelquefois des glands à terre dans le parc de ta grand'maman.

PAULINE.

Oui, mon papa; je me souviens d'en avoir ramassé pour jouer.

M. DE VERTEUIL.

Eh bien! Pauline, les glands sont la graine des chênes. Ces glands sont venus sur les chênes, à-peu-près de la même manière que les graines de cresson sont venues sur les tiges de cresson. Lorsque les glands sont mûrs, ils tombent de l'arbre; et si l'on en plante un, il en sort d'abord une racine qui s'enfonce dans la terre et y suce l'humidité qu'elle renferme. Alors il sort de la terre de petites feuilles vertes, et du milieu de ces feuilles il s'élève une tige, sur laquelle croissent beaucoup d'autres feuilles et des rameaux et des branches. Ce chêne grandit de jour en jour, d'année en année, jusqu'à ce qu'il soit devenu aussi grand que ceux qui sont dans le parc de ta grand'maman. Cela n'est-il pas admi-

rable, Pauline, que d'un petit gland il en sorte un aussi grand arbre ?

PAULINE.

Oui vraiment, mon papa; mais comment cela se fait-il? Je ne puis le comprendre.

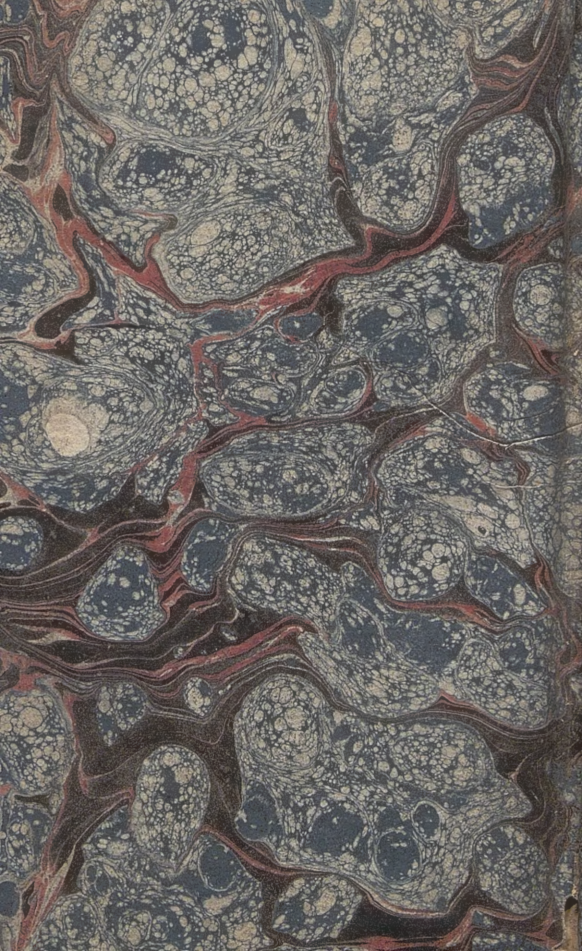
M. DE VERTEUIL.

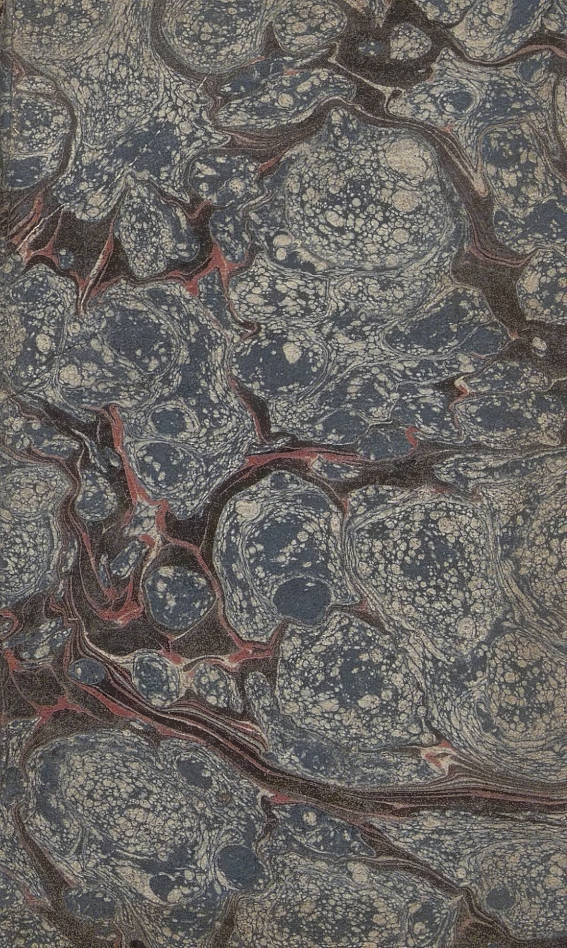
Je ne le comprends pas non plus, et personne ne peut l'expliquer. Cependant cela est ainsi, puisque nous le voyons arriver tous les jours. Lorsque nous irons cet automne chez ta grand'maman, nous aurons soin d'y ramasser des glands que tu planteras ici dans le jardin pour que tu puisses voir croître de jeunes chênes sous tes yeux.

PAULINE.

Oui, mon papa; je veux que vous ayez bientôt un petit parc planté de ma main.

FIN DU TOME PREMIER.







ŒUVRES DE BERQUIN

20



colorchecker CLASSIC
calibrite
mm